

IMAGINATION ET SOIN, SOIN PAR L'IMAGINATION

Comité de rédaction
Gérald Bérout, Eric Bonvin, Christiane Droz, Gérard Salem

RÉDACTION

DU
N° 24

Imagination et soin, soin par l'imagination – Editorial	Eric Bonvin	1
Voyage des voyages	Révérénd Père Claude Larre	3
Comment j'ai cessé de tricher au poker	Gérard Salem	4
Entre réalité et imagination	Micheline Gilliéron	6
Elle	Klaus Hilscher	6
Et tais-toi !	Nicole Chappuis	8
Collage	Anne Salem-Marin	8
Fany sur les glaces du paradis	Eric Bonvin	9
Solitude et imagination	Rainer Maria Rilke	10
Les frères (pochade)	Christophe Gallaz	12
Prophylaxie balnéaire	Gérard Salem	13
Le côté de Guermantes	Marcel Proust	14
Quel poids, quel poids ? L'homme qui voulait tout comprendre	Catherine Bouchara	16
L'imagination, artisanne du changement	François Roustang	17
Nuées d'imagination – L'imagination peut-elle prendre place dans l'espace thérapeutique ?	Eric Bonvin	18
Note administrative	Hélène Bottarelli	21
A paraître prochainement aux Editions Ling		21
Entre «La Lettre» et les livres	Eric Bonvin	22
Nouvelles de l'Unité d'hypnose de la Fondation Ling	Eric Bonvin	24
Activités de la Fondation LING		25

FONDATION LING

Ch. de Lucinge 16 - CP 12
CH-1000 LAUSANNE 19
Tél./Fax : +41 (0)21 310 48 31
E-mail : info@ling.ch
Internet : www.ling.ch

N° 24
SEPT.
2002



BULLETIN
D'INFORMATION
DE LA
FONDATION
LING
—
LA
LETTRE

IMAGINATION ET SOIN, SOIN PAR L'IMAGINATION

IMAGINATION ET SOIN, SOIN PAR L'IMAGINATION

Eric Bonvin, médecin, membre du Conseil de fondation

L'imagination est plus importante que le savoir.

Albert Einstein - *On Science*

Cela fait une année que le dernier numéro de *La Lettre* a paru. La Fondation Ling a-t-elle sombré dans un profond sommeil, s'est-elle laissée gagner par l'épuisement ? Non, rassurez-vous, rien de tout cela. Elle émerge tout simplement d'une longue période de réflexions et de mutations. En passant le cap de sa dixième année, elle a tout d'abord été endeuillée par le départ d'une personne qui a beaucoup compté pour elle. En effet, le **Révérend Père Claude Larre**, parrain de la fondation depuis sa création, est parti pour le Grand Voyage le 17 décembre 2001. La fondation lui dédie un hommage sur les pages de son site www.ling.ch et, pour sa part, *La Lettre* tient à raviver sa présence en reprenant son texte *Voyage des voyages* qui nous paraît de circonstance pour le thème que nous abordons dans ce numéro, notre manière de lui souhaiter un « bon voyage ! ».

Ainsi orpheline, la Fondation Ling aborde plus que jamais sa phase de maturité avec toutes les réflexions et remises en question que cela implique naturellement. Il apparaît ainsi que, forte de ses dix années d'expérience, elle peut poursuivre avec assurance les buts qu'elle s'était fixés dans sa charte. Mais, si elle a su jusqu'à présent insuffler un esprit novateur dans la réflexion sur les soins tant en Suisse qu'à l'étranger, elle doit aujourd'hui s'adapter aux changements considérables qui sont apparus dans les paysages sanitaire et culturel. La question du pluralisme des soins se pose aujourd'hui en des termes totalement différents qu'au moment de la naissance de la fondation. Les informations que sollicite le public sont également de nature différente. Enfin, toutes les professions de soin subissent actuellement de profondes mutations pour ce qui est de la formation de base

et continue ou la validation des titres. En se laissant tout naturellement porter par le courant de toutes ces transformations, la Fondation Ling prend l'option d'œuvrer à davantage de proximité avec les professionnels de la santé et les usagers des soins tant sur le terrain de la clinique, de la formation que celui de l'information. Ainsi découvrirez-vous dans son nouveau programme d'activité, non seulement une série de conférences particulièrement intéressantes et diversifiées, mais également des séminaires de formation spécifiquement choisis pour répondre aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées. L'Unité d'hypnose de la Fondation Ling a également entièrement refondu son programme en y ajoutant de nombreuses possibilités inédites en matière de formation et de perfectionnement en hypnose clinique. Ces nombreux changements, avec les réflexions qu'ils suscitent, exigent des collaborateurs de la fondation, non seulement qu'ils conceptualisent leurs activités avec rigueur, mais surtout qu'ils fassent preuve de créativité et osent donner libre cours à leur imagination. Ce n'est donc pas un hasard si, baignant dans une telle atmosphère de changements, *La Lettre* consacre son dossier thématique à l'imagination, fée de tous les changements.

Au seul énoncé du mot *imaginaire* surgit une foule de représentations fantasmagoriques, à la fois merveilleuses, futiles et inquiétantes. Les vertus de l'imagination sont louées pour être à la source de la création artistique, alors qu'elles sont réduites à n'être qu'artefact embarrassant dans les procédures rigoureuses de la raison. De plus, elles sont combattues en raison de leur toxicité dans nombre de souffrances de l'âme. Fée, folle ou bourreau du logis ? Nos préjugés à son propos n'oscillent-ils pas sans cesse entre ces trois métaphores ? Dans ce numéro de *La Lettre*, nous voulons explorer l'imagination en relation avec

les soins. Quelle place occupe-t-elle dans notre quotidien ? Y figure-t-elle comme ressource ou comme entrave ? Peut-on lui reconnaître une vertu curative ? Et si c'est le cas, comment l'intégrer dans notre pratique thérapeutique ?

Les vertus curatives de l'imagination furent déjà, implicitement, mises en évidence au XVIII^e siècle par la première commission scientifique de notre histoire moderne. Mandatée par le roi de France Louis XVI, celle-ci avait pour mission de statuer sur la réalité du magnétisme animal dont faisait état Franz Anton Mesmer pour expliquer les phénomènes de guérison qui se produisaient au contact du fameux baquet qu'il avait mis au point. Après plus de deux années de travail, la commission conclut que les guérisons observées ne pouvaient être attribuées qu'à l'imagination et non à cet hypothétique magnétisme animal dont faisait état Mesmer. Pourtant, à la suite de cette conclusion, seul l'hypnotisme, avant son déclin, retint cette potentialité de l'imagination et en fit le levier de son application. A sa suite, dès le début du XX^e siècle, la psychologie et les grands modèles du soin de l'âme et de l'esprit ont réservé un accueil le plus souvent dubitatif, si ce n'est franchement dépréciatif, aux possibilités thérapeutiques de l'imagination. Notons cependant quelques rares et courageuses exceptions qui ont permis non seulement de conserver cette potentialité de l'imagination mais également de la développer avec talent comme l'ont fait Ita Wegman et Rudolph Steiner en lui donnant une place centrale dans la médecine anthroposophique, Robert Desoille avec sa technique du rêve éveillé ou la doctoresse Marguerite-Albert Séchehayé avec sa méthode de réalisation symbolique. Mais bien davantage, c'est sans doute Milton Erickson

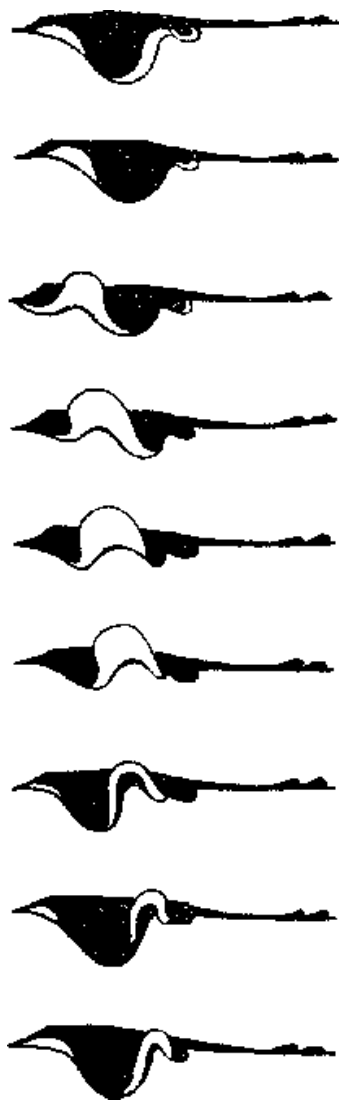


Fin de l'Editorial

qui a su le mieux intégrer toute la phénoménologie de l'imagination et l'éthique de la liberté qu'elle implique dans une démarche thérapeutique. Sa *maestria* et son talent restent aujourd'hui encore une référence incontournable.

Mais toute médaille a son revers, et il faut reconnaître que, depuis quelques décennies, l'imagination a également été littéralement usurpée par une quantité incroyable de méthodes qui l'ont érigée en idole de la magie thérapeutique. Pratiquement, toutes ces méthodes, tout en revendiquant son usage, tentent d'exercer une emprise sur la pensée d'autrui. Au moindre fantôme, au moindre rêve, à la moindre couleur énergétique, ces méthodes imposent autant de normes qu'elles énoncent d'interprétations prétendument *expertes* sur les manifestations de l'imagination. Interprétations qui débouchent sur un nouveau *diktat* qui occulte le caractère à la fois libre, intime et indicible de l'imagination.

En abordant le thème de l'imagination, nous souhaitons, bien sûr, éviter l'écueil qui consisterait à prétendre expliquer les clés de la guérison par l'imagination. En effet, notre ambition vise simplement à vous proposer quelques illustrations, quelques réflexions et points de vue sur l'imagination telle qu'elle peut apparaître dans notre quotidien, dans notre destin, lorsque nous désirons changer ou nous soigner. Commençons donc par une de ces soirées d'été méditerranéen durant lesquelles il est de coutume de se raconter des histoires. La première, l'histoire du marin Max, nous est narrée par **Gérard Salem**. C'est ensuite **Micheline Gilliéron** qui nous conte un merveilleux témoignage sur sa peur du léopard qui, *entre réalité et imagination*, l'habita longtemps durant son enfance. De l'enfance encore, **Gérard Salem** évoque les souvenirs laissés



par les séances de prophylaxie balnéaire du grand-père Djeddo. Puis c'est au tour de **Klaus Hilscher** d'illustrer avec *suspense* ces moments tragiques où l'imagination se mêle au réel... peut-être pour nous protéger un peu de la fatalité. Particularité protectrice que relatent habilement **Nicole Chappuis** à propos de la douleur et **Anne Salem Marin** dans le témoignage qu'elle nous livre de son combat contre la maladie. A leur suite, je vous propose de découvrir la touchante aventure de *Fany sur les glaces du paradis*. Mais qui saurait nous parler de toutes les subtilités de l'imagination dans notre existence sinon le poète ? Laissez-vous convaincre en (re)lisant ce merveilleux passage de **Rainer Maria Rilke**. Approchons-nous maintenant de l'imagination dans la pratique du soin. Le style alerte et vif avec lequel **Christophe Gallaz** nous livre sa pochade vient aiguillonner la relation particulière qui s'établit entre ces deux espèces humaines particulières que sont les soignés et les soignants. **Marcel Proust**. Vient, sitôt après, illustrer cette relation particulière dans ce passage semillant que nous tirons de l'une de ses œuvres monumentales. Un autre regard, plus contemporain celui-là, nous est apporté par **Catherine Bouchara** dans la fringante description qu'elle nous fait d'une thérapie. Enfin et pour nous mettre sur la piste de l'intégration de l'imagination dans nos pratiques thérapeutiques, **François Roustang** nous permet d'explorer subtilement la dynamique spécifique de l'imagination dans les processus de changement, puis, pour terminer, je vous propose quelques indices nous autorisant à laisser l'imagination prendre place dans la relation thérapeutique. La soirée ne fait que débiter, êtes-vous prêts à vous lancer dans l'univers de l'imagination ? ■

VOYAGE DES VOYAGES

Révérénd Père Claude Larre

A l'âge de soixante-dix ans, aux yeux de Confucius, le voyage intérieur devrait être terminé : je pouvais, à soixante-dix ans, suivre le désir de mon cœur, sans craindre un faux pas. Il est vrai que Confucius était un sage. Il avait beaucoup voyagé, d'une simplicité dans l'autre, il avait fait quelques mauvaises rencontres, on avait tenté de le neutraliser et peut-être de l'occire. Les péripéties de l'existence de ce saint errant avaient, sans qu'on puisse en douter, formé l'homme intérieur. Nos vies sont plus ou moins heureusement conduites, elles sont toujours à mener sous notre responsabilité. L'action de Dieu s'y fait toujours sentir, sans que nous soyons pour autant avertis de la main qui nous mène, du regard qui nous couve et du cœur qui nous aime. Ce qu'un couple harmonieux comme le vôtre expérimente chaque jour n'est qu'une pâle réplique de la formidable présence de ce qui vous constitue, vous assiste, vous accompagne et, s'il le faut, vous remet en perspective et en ligne. Et ce qu'il y a – non d'étrange – mais de difficile à accepter, c'est que la preuve de ce que je dis appartient à l'expérience intérieure, indicible.

J'avais donc vingt ans, quand je commençais à m'ébrouer. Depuis cinquante ans donc, je voyage en cette manière que je ne puis distinguer ce qu'on voudrait appeler les voyages, par opposition au voyage intérieur. Un homme marche dans sa vie, à la rencontre de l'authenticité des autres et du monde. Ainsi parvient-il, sans l'avoir toujours cherché, à se trouver. Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. Belle formule qui exprime une vérité fulgurante et simple, comme l'éclair. Il n'y a aucune différence entre chercher et trouver, entre trouver et chercher, pour qui ne s'occupe que de l'authentique.

Il n'y a aucune différence entre chercher et trouver, entre trouver et chercher, pour qui ne s'occupe que de l'authentique.

Ce *tourisme* permet de céder à des aspirations encore mal connues, mais qui font sur le cœur une pression, d'une telle délicatesse, qu'on ne peut s'y soustraire. C'est l'infime qui commande tout. Il n'a pas besoin d'être connu pour être efficace.

Je reviens un peu en arrière, dans un âge plus tendre, sans repère certain, treize ans peut-être. Adolescent, au sein d'une famille de cinq enfants, entre mon père et ma mère, gens simples et traditionnels, d'une piété certaine et d'une moralité à toute épreuve. Avec un cercle, autour, d'oncles et de tantes, de cousines et de cousins, qui n'étaient pas sans concourir à notre maturation et à entraîner notre désir de vivre. Vers cet âge donc de treize ans, je me trouvais, du jour au lendemain, convaincu que le christianisme devait être pris au sérieux. C'était la seule position tenable.

Je n'ai pas un vrai désir de me raconter tout au long. Mais comment parler de voyage, sans se rappeler qu'on a été le voyageur... De retour entre les quatre murs d'une maison de formation, je me formai une tête capable de ressentir avec Ronsard, Virgile et Xénophon la qualité de la vie.

Je parcourus ensuite à pied et à cheval le continent philosophique avec Abelé, poète des sciences physiques, Agaesse que l'enseignement de la philosophie augustinienne illuminait, avec Joseph Gauvin, le plus grand et le plus modeste des hégéliens de ce temps-là. Tout le corps professoral, bien plus nombreux que cette évocation ne le ferait penser, considérait les jeunes que nous étions comme des amis. Ils nous confiaient leur enseignement. A nous de le faire valoir. L'approfondissement de l'esprit et

l'élargissement du cœur nous conduisaient, mais non pas avec des ânes, en paradis.

Depuis plusieurs années, la France et l'Occident, que je connaissais mal d'ailleurs, ne me semblaient pas le lieu propice d'un destin, tel que je pouvais déjà l'entrevoir. La vie religieuse est le chemin neuf, toujours neuf du voyage intérieur, pour un petit nombre. J'attendais d'elle un rajeunissement des perspectives par le départ pour un pays réellement nouveau. Depuis un temps sans date, j'étais subjugué par l'étrangeté de sa civilisation; un beau jour, sans balancer, je partis pour la Chine, traversant l'Atlantique, puis le Pacifique, sur la mer. Beau voyage. Nous étouffions dans les entrailles de fer d'un transport de troupes américain, reconverti à la vie civile, mais nous vivions en un petit groupe d'amis, tous aimantés par Shanghai et la plus distante et plus mystérieuse capitale du nord : Pékin. Et si la Chine n'était pas pour moi, si ce n'était pas pour toujours ? L'Esprit de Dieu me rapatriera bien – pensé-je, si je me suis trompé.

Alors là, mes bons amis – quels voyages ! A partir de ce premier embarquement, quel enchaînement de destinations successives en Extrême-Orient, dans le vaste monde aussi, et, en double, quels cheminements intérieurs : en terre chinoise, dans l'archipel philippin, au Japon, puis au Vietnam, et quelles aventures intellectuelles et spirituelles, dans cet entassement de civilisations qui sont, chacune, un nouveau monde ! Ce qui me chagrinait, c'était d'être un meilleur observateur de la vie chinoise qu'un bon religieux. Le profil d'un grand religieux, à la manière de Teilhard de Chardin, m'a toujours fasciné. A défaut d'être un grand, j'aspirais à en être un bon. Mais là incapable de la moindre régularité, sinon dans le travail – je ne voyais pas comment appartenir dignement à ce clergé régulier dont je faisais profes-



Suite de l'article de Claude Larre

sion d'être. Cette inquiétude demeure. Aucun progrès notable et toujours l'invincible mouvement de houle, que Claudel a choisi pour marcher sur la mer en soulier de satin, que Baudelaire a aimé dans ses ports où la marine avait encore des marinières. Houle qui nous berce, au fond de l'âme longtemps encore après l'arrimage et le débarquement.

Le voyage intérieur n'est pas ce qu'on peut en raconter. Voyage des voyages, il est – chacun le sait – indicible. Il n'est ni drôle ni divertissant. Est-il même instructif ? Il est réel. Il est constructif. Et son terme, la mort qui nous défait, le naufrage nous fait et pour de bon. Avant la mort, il y a beaucoup d'attente. On dirait que l'autocar n'en finit pas d'arriver. Si c'est l'avion, il est trop souvent *décalé*...

Mon expérience m'apprend que la découverte d'un Jésus-Christ réel,

dans la seule réalité de la relation d'une personne à sa personne, connue historiquement et reconnue quotidiennement est ce qui maintient indéfiniment le moyen de poursuivre ce voyage intérieur. Moi qui vous écris, je n'hésite pas à dire que j'en apprend tous les jours de ces évidences intimes qu'on ne peut guère communiquer, sinon peut-être en étant mieux soi-même et plus proche de tout prochain. Si je me racontais plus au long, je serais obligé de reconnaître la chance rare qui m'a été donnée de marcher en chrétien sur la voie taoïste. Depuis vingt-cinq ans, je compose avec le taoïsme, comme un compositeur compose et sans trop de compromission, je croirais. Il faudrait bien que je vous dise un jour comment j'en suis venu là et comment je fais. La foi humble en Jésus-Christ, la fonction ecclésiastique et l'obéissance religieuse ne sont ni gênées ni relâchées par une libre pratique d'une manière d'être et de



penser qui ne commande rien et qui accepte tout.

Mais, pour être honnête avec vous, permettez-moi de vous dire que la seule façon de ne pas errer est de porter au cœur la passion de l'authenticité et l'amour sans réserve du prochain le plus éloigné. Bon voyage ! Rendez-vous quand vous voudrez, où vous serez.

**C'est l'infime qui commande tout.
Il n'a pas besoin d'être connu pour être efficace. ■**

COMMENT J'AI CESSÉ DE TRICHER AU POKER

Gérard Salem, médecin, président de la Fondation Ling

Tout ce petit monde a pour habitude de se réunir le soir sur la terrasse du Miramare, simple hôtel trois étoiles de Pylos, petit port de Messénie, sur la côte occidentale sud du Péloponnèse. Il y a là un peu de tout : marins, pêcheurs, commerçants, voyageurs de passage ou en villégiature, l'hôtelier, sa fille aînée, parfois sa femme. On y boit de la *rezzina*, de la bière, des boissons minérales, de l'ouzo, en grignotant quelques *mezzé* ou de simples olives (mais quelles olives ! d'aucuns laissent entendre qu'elles sont plus grosses et plus juteuses que celles de Kalamata). Ces soirées n'ont pas d'autre but que de raconter des histoires. Vraies ou fictives, longues ou brèves, dômes ou tristes, inspirées ou quel-

conques, elles s'égrènent, parfois calmement, parfois dans une espèce de frénésie qui semble le disputer au vibrato fébrile des grillons ou au ronflement des motos qui trépident sur la grande esplanade aux platanes, du côté du monument érigé en l'honneur des trois amiraux alliés vainqueurs de la bataille de Navarin (prélude à l'indépendance de la Grèce, libérée de la botte ottomane, le 20 octobre 1827). Oui, c'est ici, sur cette terrasse, sous les auspices de Nestor le Sage, Nestor le Modéré, que se perpétue l'antique tradition des rhapsodes qui ont disséminé les contes épiques de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*.

Comment j'ai cessé de tricher au poker

Ce soir, c'est le tour de Max, le marin australien venu de Kalamata, où mouille pour une semaine le *Don't Forget*, cargo à bord duquel il travaille depuis six ans. Il se décide à nous raconter de quelle façon «philosophique» il a été amené à cesser, du jour au lendemain, de tricher au poker, et nous livre les détails de sa rencontre avec l'écrivain albinos, auteur de nouvelles métaphysiques, qui avait été accueilli à bord du *Don't Forget*. Cet écrivain, assez célèbre à ce qu'on dit, avait énormément insisté pour embarquer à Melbourne à destination d'Athènes, inspiré «dans une tonalité maritime» par le projet de

ses prochaines nouvelles métaphysiques. Certains laissaient entendre qu'il avait soudoyé, rubis sur l'ongle, le capitaine Baxter, pour être accepté à bord d'un navire destiné ni aux touristes ni aux croisières pour intellectuels. Certes, de Londres le commandait Faber & Faber pour trois nouvelles au lectorat sûr, et le puissant éditeur devait le soutenir efficacement dans ses frais et dépenses.

«Ce type albinos était tellement myope qu'il fallait sans cesse le surveiller dans ses déplacements sur le pont, surtout par gros temps», raconte Max l'Australien. Et avec une telle myopie, chacun à bord était en droit de se demander comment l'écrivain allait s'y prendre pour écrire «dans une tonalité maritime» les trois nouvelles commandées par Faber & Faber. Celles-ci impliquaient nécessairement de faire référence non seulement à un vocabulaire technique, mais aux conditions de vie quotidiennes et à la mentalité si particulière des marins. Comment un handicapé de la vue, un intellectuel totalement étranger à la marine, allait-il s'y prendre pour restituer dans ses textes le spectacle et l'atmosphère de la vie en haute mer – même sur fond métaphysique ? Max n'a jamais lu les nouvelles écrites au cours de ce voyage. Elles viennent du reste de paraître chez Faber & Faber. L'écrivain albinos – passons son nom sous silence – n'a même jamais daigné en expliquer le contenu à l'équipage, encore moins d'en lire des fragments. Même Baxter, le capitaine, n'y a pas eu droit.

Notez bien que tout le monde à bord s'en tapait, de ces nouvelles. Enfin, pas tout à fait tout le monde. Il semble que le cuisinier chinois s'était montré très soucieux de ce que l'écrivain avait bien pu dire de lui, mais Max refuse formellement d'en dire davantage à ce sujet. «Ça, c'est une autre histoire», s'obstine-t-il à répéter si l'on insiste. Par ailleurs, la confrontation de type philosophique survenue à bord entre

l'écrivain albinos et Max n'a pas de relation – même sexuelle – avec ce qui s'est passé entre l'écrivain albinos et le cuisinier chinois. Venons-en aux faits.

Une nuit, près de deux semaines après l'escale de Hongkong, et après avoir sifflé sa troisième canette de Qingdao, voilà que notre Max se fait accoster par l'albinos qui lui demande tout de go s'il pense que la distinction entre le Bien et le Mal relève davantage d'une croyance que d'une déduction logique. Max est d'abord resté sans voix (mettons qu'il n'avait pas l'habitude de ce genre de questions). L'écrivain a posé une main sur son épaule et a ajouté d'une voix apaisante : «Je n'attends pas une réponse immédiate, vous savez.» Puis il a repris, quelques interminables secondes plus tard : «Tenez, Max, je vous donne un exemple. Vous trichez au poker. Allez, ne le niez pas, tout le monde le sait à bord. Et si vous gagnez en trichant, est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Et quelle que soit votre réponse, par quel chemin de pensée y parvenez-vous ? Est-ce parce que vous le croyez purement et simplement, ou parce que vous le déduisez logiquement ? Et si c'est par déduction, quelle est la prémisse de votre syllogisme ?» Après quoi, l'écrivain s'est tu. Il sa serré la main de Max et est reparti vers sa cabine, voisine de celle de Mose, le second.

Max n'en a pas fermé l'œil, cette nuit-là, du moins le prétend-il maintenant en secouant un gros index de gauche à droite. La question de l'albinos le travaillait. Qu'est-ce qu'elle cachait ? Et qui avait cafté ? Sûrement ce connard de Willie, qui l'avait surpris une fois en train de manipuler le jeu de cartes. Mais pourquoi l'équipage avait-il mis l'écrivain albinos dans le coup ? Fallait-il y voir une manœuvre indirecte, contre lui, Max ? L'albinos servait-il à son insu d'émissaire ? Tout cela ne ressemblait-il pas à une espèce d'avertissement ? Il en frémissait, se souvenant du terrible sort réservé par

les marins aux tricheurs. On dit, dans le milieu, qu'une paire de couilles de tricheur jetée dans un peu de saumure aux requins sauve un marin, quelque part dans le monde, du cocufiage, deux paires de la noyade, et trois paires de l'enfer. Il fallait trouver une parade, de toute urgence. Non pas une riposte indirecte, toujours par le truchement de l'albinos, mais très certainement la demande d'une grâce, assortie d'une promesse de réparation. Le tout de façon allusive, bien évidemment.

Le lendemain, juste après le petit-déjeuner, notre pauvre Max s'est directement rendu à la cabine de l'écrivain. «J'ai réfléchi, a-t-il dit d'emblée. Je crois pouvoir répondre à vos questions.» L'albinos s'est empressé de lui avancer un siège et lui a offert un verre de rhum jamaïcain, histoire de se décrocher les neurones de la nuit. «La réponse est simple, a enchaîné Max. Tricher est mal. Tout le monde peut un jour céder à cette tentation et le regretter ensuite. Or, s'il y a du regret, et du regret sincère, c'est bien. Surtout s'il y a le désir de réparer son erreur. Prenons l'exemple que vous avez choisi, à supposer qu'il soit pertinent. Le regret du tricheur d'un soir est assorti du désir de réparation, par exemple en perdant régulièrement à chaque partie de poker, jusqu'à la prochaine escale, et ceci en misant de façon substantielle. Cette double remise en question, regret, puis réparation, constitue un Bien qui efface le Mal, non ?» L'albinos se trouvait dans un état d'excitation visible. Il a demandé, à brûle pourpoint, à Max : «Et comment, dites-moi, Max, comment vous y êtes-vous pris pour parvenir à cette conclusion ? Croyance pure ou raisonnement ?»

«Je ne sais pas», a répondu Max. Et c'est ce qu'il répond, invariablement, ce soir, à Pylos, lorsque nous lui posons la même question. ■

ENTRE RÉALITÉ ET IMAGINATION

Micheline Gilliéron, médecin psychiatre-psychothérapeute

Dans mon Afrique natale, à l'époque de mes sept ans, la lutte pour la survie a laissé en moi des abîmes de perplexité et d'angoisse. Nous étions enfermés dans la forêt vierge immense, sans moyens de communication que la piste. Le vase clos, dans lequel nous vivions, amplifiait encore chaque événement. La Deuxième Guerre mondiale nous isola encore davantage, nous coupant pendant de longs mois de tout apport extérieur et de nos familles. Des bruits de guerre couraient. Des hommes que je connaissais partaient, je ne savais où. Une colonne d'autres hommes en uniforme militaire, venant de je ne savais où, passaient. Je me retrouvais avec un drapeau français et une croix de Lorraine entre les mains sans comprendre de quoi il retournait. Je sentais en tout cas une inquiétude partout présente.

C'est dans ce climat incertain que survint l'événement qui prit pour moi la valeur d'un mythe. Il posait l'éternelle et angoissante question de savoir qui est le bon et qui est le méchant. Et qui l'emportera, du bon ou du méchant.

Or donc, nous avions un poulailler, rempli de poules bien soignées pondant régulièrement leurs œufs. Nous possédions aussi une étable avec de solides chèvres laitières et leurs chevreaux. En ces temps de restrictions sévères, c'était pour mes parents un apport vital, ajouté à un jardin potager. Quant à moi, mon cœur de petite fille avait une vision plus sentimentale du monde et des êtres.

Un matin, ce fut le drame faisant irruption dans cette sécurité domestique bien organisée. On vint annoncer à mes parents que des chevreaux avaient été égorgés dans l'étable. Pendant la nuit, un léopard s'était glissé pour accomplir son forfait. Ce fut le branle-bas de combat pour rechercher le mal-faïteur. Sans succès. Mon père renforça poulailler et étable.

Le léopard fut tenu en respect pendant quelque temps. Les esprits se calmèrent. Les poules couvèrent et des chèvres devinrent portantes.

C'était compter sans la tenacité du léopard. Il finit par trouver une faille au système de défense de mon père. Et ainsi des chèvres et des poules passèrent de nouveau de vie à trépas.

Je commençais à mal dormir et à faire des cauchemars.

Mon père reprit les choses sérieusement en main. Il fit construire un piège pour attraper ce coquin. C'était un couloir d'une double rangée de piquets conduisant à un abri, où l'on enfermait un cabri, comme appât. Une corde traînant par terre devait faire basculer une porte, lorsque les pattes du léopard curieux marcheraient dessus. La première nuit, le léopard, fûté, ne fut pas pris et se rabattit sur les poules.

Mon angoisse d'enfant grandissait. Je sentais le léopard à l'affût partout. Je tremblais avec le pauvre biquet, servant d'appât. Mon père, pourtant, m'avait bien montré que le chevreau ne risquait rien dans sa cage renforcée.

La seconde nuit, je rentrais à pied d'un souper chez des voisins, avec mes parents. J'avais chaussé les beaux soccoli en bois, avec une lanière de cuir rouge, que mon père m'avait fabriqués. J'en étais très fière. Mais la nuit était d'un noir d'encre, remplie de mille bruits inquiétants. Serrée entre mes parents, je tenais bien fort leurs mains. Et si le léopard m'attrapait par derrière ou me sautait à la figure ? Rien ne calmait mon angoisse. Plus tard dans mon lit, je ne trouvais pas le sommeil. J'étais le cabri, figé de peur, et j'attendais le léopard. J'étais le léopard affamé et j'attendais que le piège se refermât sur moi. Quel mélange dans ma tête !

Comment l'histoire se termina, je ne saurais le dire. J'étais tellement hantée par le conflit des protagonistes de ce drame et de mon drame intérieur que la conclusion réelle de cette histoire s'est échappée de ma mémoire.

En fait, je pense que mon père l'emporta sur le léopard. Mais n'avait-il pas aussi le pouvoir sur les poules et les chèvres ? Car, si le léopard ne mangeait plus les poules et les chèvres, qui les mangeait, pouvez-vous me dire ? Quelques années plus tôt, n'avais-je pas vu des poules sans tête, courant dans le jardin de Suisse et se heurtant aux murs de la maison ? N'était-ce pas mon grand-père, par ailleurs tant aimé, qui maniait la hache qui leur tranchait le cou ?

Et dans la guerre que se faisaient les adultes, qui l'emporterait ? Les hommes à la croix de Lorraine ou ceux à la croix gammée ? Qui avait tort ou raison ? A l'époque, je ne le savais pas encore. Je découvrais seulement que la réalité de la vie pouvait être cruelle et mon imagination angoissante et débordante. ■

ELLE

Klaus Hilscher, médecin

Au prix d'un ultime effort, il parvint à s'extraire de la masse fangeuse et dangereusement enveloppante de la foule qui l'entourait de toutes parts. Il devait absolument franchir cette route qui le séparait encore d'Elle. Malheureusement, ce mince ruban de goudron reposant à même le sol dans une sorte d'abandon légèrement sensuel prenait soudain, sans crier gare, un aspect si menaçant qu'il devait en décourager plus d'un, donnant à penser qu'il était truffé d'innombrables dangers à côté desquels les fameux écueils de l'*Odyssée* auraient fait office d'aimables amu-

sements tout droit sortis de l'imaginaire de Walt Disney. Il faut cependant préciser qu'elle était défendue avec une âpreté véritablement désarmante par une sorte de cyclope dont les clins d'œil rythmés, passant alternativement du rouge sombre au vert pomme, révélaient des états d'âme sans cesse changeants poussant inconsciemment chaque candidat potentiel à calculer au plus près ses chances de passer sain et sauf de l'autre côté avant de se lancer.

L'homme frémit. Alors que, à peine une seconde auparavant le monstre jetait un regard brillant d'espoir dans sa direction, il le fixait à présent avec ce regard incandescent dont le rougeoiement rappelait étrangement l'appel du sang qui précède la curée. Pourtant, cette fois-ci, il ne reculerait pas !

Une fois de plus, Elle était là, tout près, presque à portée de main. Mais déjà il la voyait s'éloigner comme dans un rêve, avec la lenteur majestueuse d'une reine tout auréolée de ses cheveux dorés. Quelque chose en lui le poussait irrémédiablement vers cette autre rive : un sentiment légèrement confus lui murmurait que, là-bas, se jouerait une partie de son destin. Il ne la laisserait pas échapper une fois de plus !

Ayant peu à peu perdu la notion du temps au cours de sa folle course-poursuite, il n'aurait su dire depuis combien d'heures, peut-être même de jours, il cherchait à s'approcher d'Elle, rognant l'espace qui les séparait encore centimètre par centimètre, porté par cette foule qui le poussait dans sa direction avant de le retenir prisonnier, à distance. Ce roulis fait d'élan puis de retenues lui rappela soudainement les oscillations contradictoires de la vie, cet océan où s'affrontent jour après jour d'innombrables forces antagonistes rendant la progression des hommes si compliquée, hasardeuse même.

Lui-même n'était sûr que d'une seule chose à présent : Elle lui était apparue subitement au milieu d'une belle grappe de personnes des deux sexes et de tous âges confondus comme si Elle avait été parachutée là où Elle venait à peine d'être touchée par l'éclat lumineux d'un rayon de soleil. Dès cet instant, il n'eut de cesse de s'en approcher, même s'il devait secrètement avouer qu'il n'en comprenait pas vraiment la raison. Il était simplement devenu évident qu'il ne pouvait en être autrement, comme si cette femme représentait à elle seule tout ce qu'il avait toujours ardemment cherché au cours de sa courte vie, comme si cette éclatante apparition portait en elle tous les ferments nécessaires à l'éclosion d'une vie fondamentalement nouvelle. Il ne se laisserait pas distancer si près du but !

Prenant son élan, il s'élança de l'autre côté, ignorant dans sa précipitation le laser du gardien censé le retenir jusqu'à nouvel ordre. A l'instant même où son pied droit toucha le sol et s'apprêtait à rebondir dans la foulée pour le projeter là où le subtil parfum de l'envie, assaisonné d'une pointe d'espoir, le poussait à aller avec cette extraordinaire fluidité propre au déplacement, il sentit plus qu'il ne vit la voiture arrivant à vive allure depuis la gauche. Comment avait-elle fait pour surgir de nulle part, et pour quelle raison vouloir briser ainsi son magnifique envol ? Il était bien certain de ne pas l'avoir aperçue avant de s'élançer, sûr de la nécessité de son geste et de l'imminence de la rencontre qu'Elle ne pourrait plus esquiver à présent.

Il n'aurait su dire lequel de ses sens avait donné l'alerte pour lui signaler ce danger qui fondait sur lui à toute allure avec l'intention manifeste de réduire à néant ses aspirations intimes ? Son cerveau avait-il été averti par un bruit ou par un éclair de lumière, ou se pou-

vait-il que ce soit tout simplement cette douce et discrète caresse qui émane de l'air compressé par tout corps en mouvement qui lui avait signalé en premier lieu ce danger mortel.

Ses yeux firent un rapide aller-retour. A gauche, ils saisirent avec précision la voiture et le regard affolé et déjà attristé du conducteur qui ne pourrait éviter le choc. Devant, il eut le temps d'apercevoir la femme qui se retournait une dernière fois pour le fixer avec une intensité quasiment irréaliste avant qu'un souffle monstrueux ne l'envoie voltiger à plusieurs mètres de là comme s'il n'avait été qu'une malheureuse petite plume colorée arrivée à cet endroit au gré des humeurs parfois capricieuses du vent et qui, une fois de plus, devait reprendre son chemin sans fin.

Pendant qu'il volait à travers les airs, juste avant de retomber sur le macadam avec une rare violence et sans que quiconque ne lui concède le moindre regard, dans une de ces positions totalement aléatoires, frisant le grotesque, que prennent les insectes qui viennent s'écraser à la surface des pare-brise un soir d'été, il aperçut le monstre troquer son œil rubis contre une émeraude et la femme se fondre lentement dans la foule.

Au moment de l'impact, une douleur déchirante remonta du fond de ses entrailles et le submergea, broyant ses rêves au passage avec une force telle qu'il se redressa brusquement, d'un seul tenant, dans le lit sur lequel il s'était assoupi. Autour de lui, tout semblait extraordinairement calme. Seuls quelques rayons de soleil un brin plus téméraires s'étaient aventurés à travers les interstices des volets de la chambre et reposaient paresseusement à côté de lui, à l'endroit même où la place attendait depuis si longtemps d'être occupée par une femme aux cheveux dorés comme Elle. ■

ET TAIS-TOI ! Nicole Chappuis, écrivain

«*Sois sage, ô ma Douleur,
et tiens-toi plus tranquille...*»
«Les Fleurs du Mal, Recueillement»
Ch. Baudelaire

Après avoir tant dit et répété : j'ai mal, partout, d'abord à la tête, lancinant, intolérable. L'angoisse. Mal partout, au cœur, à l'âme, oh ! surtout à l'âme, je pleure, je saigne, je me recroqueville, je suis un ramassis de douleurs. Ma belle douleur bleue qu'aucune morphine, aucun baume, aucun repos ne parviennent à calmer ! Tu te fais vilebrequin, foreuse de puits sans fond, en attendant l'implosion. Pour toute musique, tu ne connais que ton cri muet de laideur.

Alors monte cette petite voix, ce murmure anesthésiant, ce leitmotiv : «Imagine, imagine un peu.»

Si tu pouvais, simplement, poser le pied au centre du magma... Déjà t'en approcher, écarter les pierres, longer les gouffres, dépasser la croûte et ses délitages où s'enfonce chaque pas, explorer tes cavernes dans l'ombre des plis précambriens. Pénétrer une couche après l'autre et voir ton lourd vêtement de brocard et de perles perdre sa splendeur, s'user, se déchirer pour n'être plus qu'écorce sur le bois de ton corps. Imagine... Tu sautes à pieds joints par-dessus les temps passés, tu prends appui sur le tremplin du présent, pour mieux envahir l'avenir. Pour coudre les heures à ta chair et les amidonner de ton sang. Voyage pervers au centre de ton magma...

Si tu pouvais, à force de volonté, de travail opiniâtre, de persévérance muse-lant tes cris, si tu pouvais, ensuite, l'espace d'une fusion, toucher cette masse incandescente sans être pétrifié, liquéfié, gazéifié, pour l'effleurer comme le cerne d'un regard qui se noie.

Imagine alors, imagine ton geste... La beauté du geste – ou la beauté du diable. Un geste d'aurore boréale trem-

blante. Que resterait-il de toi, ni cendre, ni éther, ni brume, ni scorie, pas même un fossile ? Rien, un néant scarifié.

Inutile douleur.

Mais la plus grande douleur n'est-elle pas de ne plus souffrir ? N'as-tu jamais pensé à imaginer l'inimaginable ? Car tu n'es pas enclin à perdre cette sublime faculté d'invention qui soude ton éternité. Tu deviendrais le visionnaire qui interroge le ciel, magique faiseur de songes au creux de tes nuits. Purement onirique, seul à façonner ta part d'ombre...

Alors, tu fermes les yeux sur la douleur et tu laisses déborder les foisonnements de ton imagination. Tu anticipes, les saisons, les âges, le temps qui passe, les énigmes. Tu revêts un manteau de velours fait à ta taille, tu redresses la tête, ton œil est vif. Tu domptes ta douleur et gonfles les voiles de ton imagination. Tu embarques, même si tu souffres du mal de mer. Ali Baba, Shéhérazade, Alice au pays des merveilles, Gulliver et tous les chevaliers de la Table ronde sont sur le pont avec toi, à écoper, à briquer, à boire aux étoiles. Tu es Don Quichotte, tu chevauches des montures de vent, tu traverses les pôles, tu es fourmi dans ton microcosme. De vagues en pas, de dunes en défilés, tu t'approches de ces jardins aux mille surprises, de ces vallées cachées au cœur du royaume mythique. Tu es Néréide sur ton rocher. Et tu crois t'endormir. Mais au creux de toi sommeille la douleur, ses deux bras repliés en oreiller. Son souffle est imperceptible, sa poitrine se soulève à peine. Elle dort, sans rêve, sans tressaillement, sans soupir. Elle est là, dans sa beauté fatale et toi, tu ne bouges pas. Tes yeux restent ouverts sur tes mondes intérieurs, sur tes fleurs frivoles et tes pluies bienheureuses. Tu fais ton miel et ta musique. Tu sais qu'à son réveil, elle se gorgera de toi. Elle prendra tes racines, elle brouillera tes empreintes et toi, dans un souffle,

tu lui répéteras : «Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille».

Erreur.

La douleur ne se juggle pas. Elle reste endémique. Elle ne connaît aucune sagesse et demeure sourde aux prières, car elle fait le bien et le mal confondus, elle n'est pas regardante. Elle pince, mord et torture sans discernement. Elle grimace et gémit pour apitoyer, mais elle habite tous les calvaires et brûle en enfer. Elle est laide dans ses spasmes, terrifiante sous le masque de ses rictus. Parfois, mais c'est miracle, elle s'humanise, elle devient *mater dolorosa* sous la main du sculpteur, muse au crépuscule du poète et leçon de ténèbres au chœur des chapelles. Alors, elle s' imagine, sage et tranquille, et sombre dans le sommeil des dieux. ■

COLLAGE

Anne Salem-Marin, écrivain

Lorsque mon corps subissait l'agression de la bien nommée chimiothérapie, l'Amérique lâchait ses bombes sur l'Afghanistan. Le soir, au téléjournal, je voyais ces attaques dites «ciblées» faire pas mal de ravages alentour. C'est tout à fait ce que m'avait expliqué l'oncologue.

En tant qu'être humain, je réprouvais ce qui se passait là-bas et en moi. Ce «collage» peut paraître indécent, mais il était l'œuvre de mon imagination. Il m'a aidée à avoir la bonne distance par rapport à ce qui se passait en moi, m'a permis, en élargissant mon sentiment d'impuissance et de révolte, de ne pas me fixer sur ma seule petite histoire.

Puis le ballet diplomatique a commencé. C'était plus ou moins l'arrêt des hostilités sur le terrain, mais il convenait de rester attentif. Maintenant, on parle de reconstruction, on veut croire en l'avenir. La vigilance reste cependant de rigueur. ■

FANY SUR LES GLACES DU PARADIS

Eric Bonvin, médecin, membre du Conseil de fondation

Fany avait treize ans lorsqu'elle a commencé à être progressivement la proie d'une fatigue insurmontable allant jusqu'à l'empêcher de se rendre en classe. Pourtant, à part cela, Fany se portait comme un charme. Sa vie lui valait d'être heureuse en famille, avec ses frères et ses camarades. Depuis plus de cinq ans, Fany vouait également une véritable passion pour le patinage artistique. Cette fatigue finit par inquiéter ses parents, puis le médecin de famille qui, après avoir entrepris tout ce qu'il fallait, l'adresse à ses confrères spécialistes pour investigations plus approfondies. Investigations qui aboutissent à l'impensable : Fany avait une tumeur qui grandissait inexorablement dans son cerveau ! Ce fut comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Ses parents n'y croyaient pas, alors que Fany, elle, n'y comprenait rien. Tout a dès lors été entrepris pour tenter d'enrayer la maladie. On fit recours aux professeurs de la Faculté, aux guérisseurs, à un naturopathe ainsi qu'à un homéopathe. Les traitements qui s'imposaient furent rapidement appliqués, à commencer par l'extirpation chirurgicale de la tumeur. L'intervention fut très réussie et la tumeur totalement extirpée. Une fois remise de l'opération, Fany se sentit progressivement mieux. Il a encore fallu consolider le traitement, pour utiliser l'expression des oncologues, par une vingtaine de séances de rayons. Mais irradier le cerveau de Fany, c'était également risquer d'endommager des zones de son cerveau qui commandent des fonctions importantes (langage, motricité, etc.). Pour Fany et sa famille, plus le traitement avançait, plus la dose irradiée augmentait, plus la peur de subir des effets secondaires invalidants grandissait. Face à une inquiétude de plus en plus difficile à supporter, les radiothérapeutes, en accord avec Fany et sa mère, demandèrent au psychiatre d'intervenir.

Le courant passe bien entre Fany et le psychiatre. Durant les premiers entretiens,

ils firent connaissance et la confiance s'installa. Fany était déjà plus apaisée et supportait mieux les séances de rayons. A la fin du traitement, aucun effet secondaire inquiétant n'apparut, si ce n'est ce reste de fatigue et cette difficulté à s'endormir. Le soir, au moment du coucher, elle ne pouvait s'empêcher de penser à sa maladie, à la séparation d'avec sa famille et à la mort. Impossible dès lors de trouver le sommeil sans un comprimé. Lors des séances qui suivirent, le psychiatre lui demandait ce qui était important pour elle au moment de leurs rencontres et en quoi celles-ci pouvaient lui être utiles. La réponse était claire, elle lui demandait de trouver le moyen de se passer des somnifères pour retrouver un som-



meil normal et plus réparateur, espérant ainsi être moins fatiguée pour envisager la reprise des classes. Une fois la requête de Fany clairement formulée, le psychiatre lui demanda alors tout simplement de lui raconter ce qui lui procurait du plaisir. Aussitôt, elle évoqua le patinage dont elle disait vouloir retrouver les sensations. Du reste, durant cette période, elle occupait beaucoup de son temps libre à visionner les enregistrements vidéo que ses parents avaient faits d'elle sur la glace avant que sa maladie n'advienne. Son psychiatre lui demanda alors de lui raconter son patinage et, à chaque fois, Fany se mettait à raconter jusqu'aux moindres détails ses évolutions sur la glace, les sensations éprouvées, les petits détails techniques qu'elle avait plaisir à maîtriser. Et à chaque fois, à peine débutait-elle son récit qu'elle se trouvait absorbée au point d'avoir la sensation d'y être totalement, ...comme si elle évoluait réel-

lement sur la glace. Quel plaisir intense que de pouvoir revivre ces sensations, ces émotions, cette atmosphère particulière. Durant ses récits, rien d'autre n'avait d'importance, et Fany s'en trouvait apaisée des heures durant. Elle s'aperçut vite qu'elle pouvait, seule, trouver de l'apaisement simplement en patinant en pensée, en y portant son attention et en laissant son imagination faire le reste. C'est ainsi que, en quelques jours seulement, elle put, au moment du coucher, remplacer le comprimé de somnifère par de belles parties de patinage dont elle avait le secret... Il ne fallait que quelques minutes pour qu'elle glisse dans un sommeil tout empreint d'une atmosphère merveilleusement artistique.

La maladie en rémission, le sommeil retrouvé, la fatigue de plus en plus discrète, Fany avait l'impression de se réapproprier le cours de sa vie. Elle put retourner en classe (c'était son plus grand espoir au pire de sa maladie !) et ne ressentait plus le besoin de voir son psychiatre. Six mois plus tard, de nouvelles vagues de fatigue apparurent et Fany, qui avait déjà quinze ans, ressentait un étrange pressentiment. Bien qu'un récent bilan s'était révélé parfaitement négatif, de nouvelles investigations furent entreprises et révélèrent l'horreur fatale. Le cancer avait repris son activité, mais, cette fois, ses cellules se répandaient sournoisement autour du cerveau de Fany. Plus d'opération envisageable, quant aux rayons, ayant déjà été appliqués, ils ne pouvaient être réutilisés au risque d'engendrer de graves dommages. Plus rien à faire, le mal avait pris de court la vie elle-même. Parfaitement conscients de la situation, Fany et ses proches assistaient impuissants à l'accomplissement d'un funeste destin. Les symptômes de la maladie gagnèrent rapidement du terrain. Fany demanda à revoir son psychiatre.

Mais que pouvait le psychiatre face à une Fany si lucide et si courageuse ?



Fin de l'article d'Eric Bonvin

Parler avec elle de la maladie, de la mort, de l'espoir, de la fatalité, de l'incertitude propre à la condition humaine ? C'était sans doute Fany, dans sa situation, qui était la plus experte pour en parler, pas le psychiatre, et de cela elle n'avait justement plus trop envie de parler, tant ces questions sans réponse inondaient son quotidien. Alors, le psychiatre lui demanda une fois de plus de lui raconter comment elle s'y prenait pour faire une *triple lutz* ou un *double Axel*. Aussitôt, le regard de Fany s'illuminait tout en se perdant sur la ligne d'horizon tant elle s'imprégnait de son propre récit. A la deuxième rencontre déjà, Fany sombrait dans un coma fluctuant, si bien qu'aucun échange verbal ou explicite n'était possible. Ses yeux se balançaient horizontalement (un nystagmus) à une rapidité folle et elle semblait totalement absente. Qu'à cela ne tienne, le psychiatre devenu observateur averti du patinage de Fany, lui commenta comme s'il y assistait là, en direct, détails subtils à l'appui, les *salchow*, *flip* et autres *boucles piquées* qu'elle développait avec grâce sur la glace. Au récit à la fois enthousiaste et familial que lui faisait son psychiatre, Fany réagissait : ses yeux cessaient leurs mouvements pendulaires frénétiques pour se poser, se reposer et un discret mais perceptible sourire s'installait durablement sur son visage, et cela même lorsque, apaisée, elle put s'endormir paisiblement.

Les parents de Fany étaient désespérés. Ils veillaient sur elle à domicile, heure après heure, sans ne plus pouvoir échanger la moindre parole et sans savoir ce qu'elle ressentait. Ils ne savaient comment l'aider, l'apaiser, la rassurer au mieux et, dans le fond surtout, comment lui dire au revoir tout en restant au plus près d'elle. Ils étaient épuisés et luttaient pour rester disponibles à tous les instants. Mais comment échanger encore de la chaleur, comment lui parler au-delà du mur qu'imposait cette redoutable maladie ?

Lors d'un entretien avec la famille de Fany, le psychiatre leur raconta à quel point Fany aimait le patinage, ce qu'ils savaient bien sûr déjà, mais surtout à quel point elle continuait à *patiner dans sa tête*. Il précisa également qu'elle appréciait particulièrement être accompagnée dans ses séances de patinage. La mère de Fany réagit aussitôt : « Je comprends maintenant pourquoi, lorsqu'elle émergeait quelques secondes de son coma, les seuls mots que Fany me disait étaient « encore un *double Axel* », elle était en train de patiner ! » Le psychiatre suggéra aux parents de Fany de l'accompagner dans ses évolutions artistiques imaginaires.

Durant la nuit qui a suivi, la mère de Fany l'encouragea et commenta ses prouesses sur la glace. Il n'en fallut pas plus pour que Fany réagisse, sorte de sa torpeur et demande à sa mère de venir avec elle. Fany et sa mère se retrouvèrent tout naturellement et de façon ludique au beau milieu de la patinoire... et Fany de tancer amicalement sa mère : « Plus vite, Maman, allez viens ! », et sa maman de répondre en riant : « Je fais ce que je peux ma fille mais tu le sais bien, je suis maladroit et ne suis même pas capable de tenir mes lames à l'équerre sur la glace. Je sors toujours de la patinoire avec mon fessier mouillé à force de m'étaler ! » Cela fit beaucoup rire Fany, autant que sa mère du reste. Complices et enjouées, elles s'endormirent toutes les deux dans les bras l'une de l'autre. Fany s'en est allée quelques heures plus tard, apaisée, patiner sur les glaces du paradis, sous l'attention complice des siens. ■



SOLITUDE ET IMAGINATION Rainer Maria Rilke (1)

Et si nous en revenons à parler de la solitude, il sera toujours plus évident que ce n'est là, au fond, rien qu'on puisse choisir ou quitter. Nous *sommes* solitaires. On peut s'abuser à ce propos, et faire comme s'il n'en était pas ainsi. C'est tout. Mais il est bien préférable de comprendre que nous sommes solitaires et, justement, de prendre cela pour point de départ. Il arrivera certainement que nous soyons pris de vertige puisque nous sont retirés tous les points sur lesquels notre œil s'était habitué à prendre repère; plus rien n'est proche désormais, et tout ce qui est lointain est infiniment loin. Celui qui, sans préparation ni transition, est transporté d'une pièce familière au sommet d'une haute montagne devrait éprouver quelque chose d'analogue : un sentiment d'insécurité inouïe, le sentiment d'être livré à l'indicible l'anéantirait presque. Il s'imaginerait tomber, ou se croirait propulsé dans l'espace, dispersé en mille morceaux : quel mensonge extraordinaire son cerveau ne devrait-il pas inventer pour rattraper la situation de ses sens, et pour en rendre compte. C'est ainsi que se transforment pour qui devient solitaire toutes les distances, tous les critères. Beaucoup de ces transformations se produisent subitement, et elles ont pour conséquence de faire apparaître, comme chez cet homme soudain transporté au sommet d'une montagne, des représentations insolites et d'étranges sensations qui semblent se développer au-delà du supportable. Mais il est nécessaire que nous fassions aussi cette expérience-là. Il nous faut accepter notre existence aussi loin qu'elle peut aller; tout et même l'inouï doit y être possible.

¹ Extrait tiré de « Lettres à un jeune poète », Editions Gallimard, collection Nrf Poésie, Paris, 1993. Traduction et présentation de Marc B. de Launay. Le titre n'est pas de l'auteur mais de la rédaction.



C'est au fond le seul courage que l'on exige de nous; être courageux face à ce que nous pouvons rencontrer de plus insolite, de plus merveilleux, de plus inexplicable. Que les hommes aient, en ce sens là, été lâches a infligé un dommage irréparable à la vie; les expériences que l'on désigne sous le nom d'«apparitions», tout ce que l'on appelle le «monde des esprits», la mort, toutes ces choses qui nous sont si proches ont été à ce point en butte à une résistance quotidienne qui les a expulsées de la vie que les sens qui nous eussent permis de les appréhender se sont atrophiés. Sans parler du tout de Dieu. Or la peur de l'inexplicable n'a pas appauvri seulement l'existence de l'individu, elle a également restreint les relations entre les hommes, extraites en quelque sorte du fleuve des virtualités infinies pour être placées sur un coin de rive en friche où il ne se passe rien. Ce n'est pas, en effet, la paresse seule qui est responsable du fait que les rapports humains se répètent sans innovation et de manière si indiciblement monotone; c'est plutôt la crainte d'une quelconque expérience inédite et imprévisible qu'on s'imagine ne pas être de taille à éprouver. Mais seul celui qui est prêt à tout, celui qui n'exclut rien, pas même ce qui est le plus énigmatique, vivra la relation à quelqu'un d'autre comme si elle était quelque chose de vivant, et y jettera même toute son existence. Car nous nous représentons cette existence individuelle comme une pièce plus ou moins vaste, on constatera que la plupart n'ont appris à connaître qu'un recoin de leur espace, une place devant la fenêtre, un trajet où ils vont et viennent. Ainsi ont-ils le bénéfice d'une certaine sécurité. Et pourtant, cette insécurité pleine de danger est combien plus humaine, qui pousse les prisonniers, dans les récits de Poe, à explorer en tâtonnant les formes de

leurs effroyables cachots, et à ne pas vouloir esquiver les indicibles terreurs de leur séjour². Mais nous ne sommes pas prisonniers. Ni piège ni chausse-trappe ne sont disposés autour de nous, et il n'y a rien qui soit destiné à nous angoisser ou nous torturer. Nous sommes situés dans la vie qui est l'élément auquel nous correspondons le mieux, et nous sommes, en outre, devenus semblables à cette vie grâce à une adaptation plurimillénaire, au point que, lorsque nous restons immobiles, nous sommes à peine discernables par rapport à tout ce qui nous environne en raison d'un curieux mimétisme. Nous n'avons aucune raison d'éprouver de la méfiance à l'égard de notre monde, car il n'est pas tourné contre nous. S'il recèle des peurs, ce sont *nos* peurs; des abîmes, ils sont nôtres; présente-t-il des dangers, nous devons tenter de les aimer. Et si seulement nous faisons en sorte que notre vie soit commandée par le principe qui nous enjoint de nous en tenir toujours à ce qui est difficile, ce qui nous semble encore être le plus étranger deviendra bientôt ce qui nous sera le plus familier et le plus cher. Comment pourrions-nous oublier ces vieux mythes qu'on trouve à l'origine de tous les peuples, les mythes où les dragons se transforment en princesse à l'instant crucial; peut-être tous les dragons de notre vie sont-ils des princesses qui n'attendent que le moment de nous voir un jour beaux et courageux. Peut-être tout ce qui est effrayant est-il, au fond, ce qui est désemparé et qui requiert notre aide. Vous ne pouvez donc pas, cher monsieur Kappus, vous effrayer de ce qu'une tristesse surgit devant vous, à ce point considérable que vous n'en ayez encore vu de semblable; pas plus lorsqu'une inquiétude traverse tous vos agissements et passe sur vos mains

comme une alternance de lumière et de nuages. Vous devez alors penser que quelque chose se produit en vous, que la vie ne vous a pas oublié, qu'elle vous tient en main et ne vous laissera pas tomber. Pourquoi voudriez-vous exclure de votre vie une quelconque inquiétude, une quelconque souffrance, une quelconque mélancolie alors que vous ignorez pourtant ce que produisent en vous ces états? Pourquoi vouloir vous persécuter avec la question de savoir d'où provient tout cela, où tout cela vous mène-t-il? Puisque vous savez que vous êtes en pleine transition, et que vous ne désirez rien tant que vous transformer. Si quelque processus en vous est morbide, songez alors que la maladie est le moyen par lequel un organisme se débarrasse de ce qui lui est étranger; il faut, dans ce cas, simplement l'aider à être malade, à faire en sorte que sa maladie se déclare et se développe tout à fait, car c'est ainsi qu'il progresse. En vous, cher monsieur Kappus, il se passe actuellement tant de choses; soyez patient comme un malade, et confiant comme un convalescent, car peut-être êtes-vous l'un et l'autre. Et davantage: vous êtes aussi le médecin qui doit veiller sur lui-même. Or il y a, dans toute maladie, bien des jours où le médecin ne peut rien faire qu'attendre. Et voilà ce que, pour l'essentiel et dans la mesure où vous êtes votre propre médecin, vous devriez faire maintenant. Ne vous examinez pas trop. Ne tirez pas de trop hâtives conclusions de ce qui vous arrive; laissez-le tout simplement se produire. Autrement, vous en viendrez trop facilement à jeter un regard plein de reproches (c'est-à-dire un regard moral) sur votre passé qui, naturellement, prend part à tout ce qui vous arrive maintenant. ■

² Edgar Alan Poe : «Le puits et le pendule».

LES FRÈRES (POCHADE)

Christophe Gallaz, écrivain

Au commencement de l'histoire, l'humain est proche de l'animal – au sens où nous supposons aujourd'hui ce que furent les animaux. Son corps et son esprit sont des lieux que sa conscience, au bord de l'inexistence, ne manœuvre qu'à force de réflexes. Quand il cède à la maladie, il cède à la maladie. Quand il est blessé, il lèche ses plaies. Quand un de ses membres est brisé, il boite. Quand il est triste, il reste immobile sous un massif de fougères. Et quand il n'est pas malade, il l'ignore.

Un peu plus tard dans l'histoire, l'humain est paysan dans la nature – au sens où nous supposons aujourd'hui ce que fut la nature. Son corps et son esprit sont des lieux que sa conscience, percevant son impuissance à maîtriser la complexité de l'univers, juge asservis aux dieux. Quand il cède à la maladie, il mange les plantes indiquées par ses aïeux. Quand il est blessé, il applique sur ses plaies un pansement d'argile. Quand un de ses membres est brisé, il en active le raccord en regardant le ciel. Quand il est triste, il se sent puni par les instances supérieures. Et quand il n'est pas malade, il y voit une suspension de la fatalité.

Un peu plus tard dans l'histoire, l'humain est ouvrier dans le secteur secondaire – au sens où nous supposons aujourd'hui ce que furent les ouvriers. Son corps et son esprit sont des lieux que sa conscience, aliénée par les oligarques industriels dans une perspective de rendement maximal, conforme sans cesse à leurs obligations. Quand il cède à la maladie, il la surmonte. Quand il est blessé, il fonctionne pourtant. Quand un de ses membres est brisé, il travaille en béquilles. Quand il est triste, il avale un anxiolytique. Et quand il n'est pas malade, il en conclut que son existence est belle.

A la fin de l'histoire, l'humain ne sait plus très bien s'il est encore humain

dans le secteur tertiaire – au sens où ce mot d'«humain» qualifie quiconque réalise pleinement ce qu'il recèle à la fois d'essentiel et d'universel. Son corps et son esprit sont des lieux que sa conscience, devenue machine à gérer les fantasmes de la spectacularisation, perçoit comme un support publicitaire. Quand il cède à la maladie, il y voit un empêchement de la compétition professionnelle et sociale. Quand il est blessé, il se sait disqualifié. Quand un de ses membres est brisé, il l'entoure d'un plâtre autorisant le jogging. Quand il est triste, il va chercher son bonheur dans l'aventure extrême. Et quand il n'est pas malade, il rend grâce au procédé Montignac.

main dans le secteur tertiaire, se tenait un humain soignant ne mesurant plus très bien son aptitude à soigner quiconque dans le secteur tertiaire, tant il se sentait lui-même devenu machine à gérer les fantasmes de la spectacularisation et support publicitaire de l'industrie thérapeutique moderne.

Autrement dit, à mesure que la souffrance née de l'imagination prenait chez l'humain normal le pas sur sa souffrance tout court, le fait de soigner par l'imagination prenait le pas chez l'humain soignant sur le fait de soigner tout court. L'humain soignant ne parvenait jamais à se distancer suffisam-



Maintenant, je déplace mon angle de vue et vous explique ceci : l'humain se répartit en deux espèces principales. Il est soit un humain normal, soit un humain soignant l'humain. Ces deux espèces ont évolué de manière parallèle à travers les âges. En d'autres termes : au fil de l'histoire ramifiant les représentations que l'humain normal se faisait de lui-même, comme on vient de les énumérer, elle ramifiait simultanément celles que l'humain soignant se faisait de lui-même.

Ainsi, aux côtés de l'humain normal proche de l'animal, se tenait un humain soignant également proche de l'animal. Aux côtés de l'humain normal paysan dans la nature, se tenait un humain soignant enseigné par la nature. Aux côtés d'un humain normal ouvrier dans le secteur secondaire, se tenait un humain soignant pareillement formaté par les impératifs du secteur secondaire. Et aux côtés d'un humain normal ne sachant plus très bien s'il est encore hu-

ment de l'humain normal pour l'emporter sur lui de façon décisive, médicalement parlant. Aucun dépassement ne se produisait. L'adversaire, je veux dire l'humain normal, collait de trop près à l'humain soignant. Il lui ressemblait à l'excès, comme un frère jumeau, et je vous demande: qui réussirait à soigner décisivement son frère jumeau ?

Ne restent ainsi désormais, à l'humain soignant désireux d'efficacité face à l'humain normal, que deux hypothèses d'action contrastées. La première consisterait en une tentative de surenchère dans le registre de l'imagination. L'humain soignant s'efforcera de l'emporter massivement à cet égard sur l'humain normal, devenant en quelque sorte, face à lui, le plus surhumain soignant possible. La pratique dite de la supervision, en vigueur dans le corps médical moderne, semble apte à favoriser cette entreprise. Elle pourrait permettre à l'humain soignant de dépass-

PROPHYLAXIE BALNÉAIRE

Gérard Salem, médecin - Président de la Fondation Ling

ser ses limites personnelles en vissant son propre fonctionnement à celui d'un confrère, puis d'un deuxième, puis d'un troisième, puis d'un quatrième, et ainsi de suite, jusqu'au point de la réussite finale : représenter la caste médicale tout entière face à l'humain normal soigné, et l'écraser définitivement de sa compétence démultipliée.

La seconde option consisterait en une tentative inverse de régression dans le registre de l'imagination. Etape par étape, l'humain soignant rebrousse-rait le fil de l'histoire évoquée ci-dessus, et redeviendrait proche de l'animal. Face à l'humain normal, il lui prescrirait tout bonnement de céder à la maladie, ou le gaverait de plantes indiquées par ses aïeux. Face à lui blessé, il lui notifierait simplement de lécher ses plaies, ou les recouvrirait d'argile. Observant l'un de ses membres brisé, il lui recommanderait de boiter ou de contempler le ciel. Constatant qu'il est triste, il lui conseillerait de rester immobile sous un massif de fougères. Et voyant qu'il n'est pas malade, il renoncerait enfin à le persuader du contraire. Il s'ensuivrait, dans nos communautés ambiantes, un soulagement généralisé. Mais tel que nous le connaissons, l'humain soignant moderne est-il capable de « lâcher-prise » aussi massifs? ■

– L'eau de mer est excellente pour les yeux, mon garçon.

Derrière grand-père, la mer plate, la mer droite comme une règle. Pas un navire, pas la moindre fumée, pas de mouettes ni de goélands. Seule la mer plate, et le soleil blanc dans le ciel blanc. Et grand-père, grisâtre et chauve, en caleçon. Il plonge, les yeux grand ouverts, et disparaît. Plus de grand-père. Un peu de sable sèche sur mes jambes nues. Je n'ai guère envie de bouger. J'attends. Le voilà. Il frotte ses yeux entre pouce et index. Le sel pique un peu, mais ça fait du bien, ça conserve la vue. Il n'a jamais porté de lunettes.

Derrière lui, la mer immense, toute plate, toute droite, sans navire, sans fumée, sans goélands, une mer tranquille et amie, une mer sans requins ni tourbillons. Et le soleil, tout blanc dans le ciel blanc.

– L'eau de mer est excellente pour les sinus, mon garçon.

Immersion. Le voilà disparu. Un grand-père porté disparu. Son petit-fils, futur docteur, a été le témoin impuissant et horrifié de cette tragédie, un peu au sud d'Iskenderun.

Les coudes enfoncés dans le sable, le ventre au soleil, je plisse les yeux et je compte. A cinq, il émerge. Le voilà qui tousse, qui crache, qui renifle, recrache

et retousse. Puis, il se mouche, à la turque entre pouce et index.

Djeddo. Grand-père hydraté, Neptune vieillissant, sans char, ni trompe, ni barbe. Instituteur presque émérite, en tout cas insoluble. Hagiographe de Corneille, détracteur de Voltaire, mangeur d'agneaux. Avec ça, une santé de fer.

Et, derrière lui, la mer plate, sans rien.

– Djeddo, encore!... encore!...

Les poils de ses épaules aplatis par l'eau se redressent inexorablement sous la brise tiède. Il se tient droit, debout dans la mer droite, sous le ciel blanc sans goélands.

– Et les articulations, mon garçon, elle est excellente pour les articulations. Ne l'oublie jamais !

Démonstration. Exercices en mer, une, deux, une, deux. Ethop, immersion. Plus de Djeddo. *Sic transit gloria Djeddi.*

Il fait chaud et j'ai douze ans. Je sais déjà que plus tard je ne serai pas docteur mais écrivain. Je raconterai les leçons balnéaires de grand-père, et grand-père sera mort, malgré la mer excellente, la mer roborative, cholagogue, émolliente, vermifuge, la mer sans rien derrière, sans navire, ni fumée, ni goélands. ■



LE CÔTÉ DE GUERMANTES

Marcel Proust ⁽¹⁾

Je crus d'abord qu'il la faisait ainsi parler littérature parce que lui la médecine l'ennuyait, peut-être aussi pour faire montre de sa largeur d'esprit, et même, dans un but plus thérapeutique, pour rendre confiance à la malade, lui montrer qu'il n'était pas inquiet, la distraire de son état. Mais, depuis, j'ai compris que, surtout particulièrement remarquable comme aliéniste et pour ses études sur le cerveau, il avait voulu se rendre compte par ses questions si la mémoire de ma grand-mère était bien intacte. Comme à contrecœur il l'interrogea un peu sur sa vie, l'œil sombre et fixe. Puis tout à coup, comme apercevant la vérité et décidé à l'atteindre coûte que coûte, avec un geste préalable qui semblait avoir peine à s'ébrouer, en les écartant du flot des dernières hésitations qu'il pouvait avoir et de toutes les objections que nous aurions pu faire, regardant ma grand-mère d'un œil lucide, librement et comme enfin sur la terre ferme, ponctuant les mots sur un ton doux et prenant, dont l'intelligence nuancait toutes les inflexions. (Sa voix du reste, pendant toute la visite, resta ce qu'elle était naturellement, caressante. Et sous ses sourcils embroussaillés, ses yeux ironiques étaient remplis de bonté.)

– Vous irez bien, Madame, le jour lointain ou proche, et il dépend de vous que ce soit aujourd'hui même, où vous comprendrez que vous n'avez rien et où vous aurez repris la vie commune. Vous m'avez dit que vous ne mangiez pas, que vous ne sortiez pas. – Mais, Monsieur, j'ai un peu de fièvre. Il toucha sa main.

– Pas en ce moment en tout cas. Et puis la belle excuse ! Ne savez-vous pas que nous laissons au grand air, que nous suralimentons, des tuberculeux qui ont jusqu'à 39°.

– Mais j'ai aussi un peu d'albumine.

– Vous ne devriez pas le savoir. Vous avez ce que j'ai décrit sous le nom d'albumine mentale. Nous avons tous eu, au cours d'une indisposition, notre petite crise d'albumine que notre médecin s'est empressé de rendre durable en nous la signalant. Pour une affection que les médecins guérissent avec des médicaments (on assure, du moins, que cela est arrivé quelquefois), ils en produisent dix chez des sujets bien portants, en leur inoculant cet agent pathogène plus virulent mille fois que tous les microbes, l'idée qu'on est malade. Une telle croyance puissante sur le tempérament de tous, agit avec une efficacité particulière chez les nerveux. Dites-leur qu'une fenêtre fermée est ouverte dans leur dos, ils commencent à éternuer, faites-leur croire que vous avez mis de la magnésie dans leur potage, ils seront pris de coliques, que leur café est plus fort que d'habitude, ils ne fermeront pas l'œil de la nuit. Croyez-vous, Madame, qu'il ne m'a pas suffi de voir vos yeux, d'entendre seulement la façon dont vous vous exprimez, que dis-je de voir Madame votre fille et votre petit-fils qui vous ressemble tant, pour connaître à qui j'avais affaire. «Ta grand-mère pourrait peut-être aller s'asseoir, si le docteur le lui permet, dans une allée calme des Champs-Élysées, près de ce massif de lauriers devant lequel tu jouais autrefois», me dit ma mère consultant ainsi indirectement du Boulbon et de laquelle la voix prenait à cause de cela quelque chose de timide et de déférent qu'elle n'aurait pas eu si elle s'était adressée à moi seul. Le docteur se tourna vers ma grand-mère et, comme il n'était pas moins lettré que savant : «Allez aux Champs-Élysées, madame, près du massif de lauriers qu'aime votre petit-fils. Le laurier vous sera salutaire. Il purifie. Après avoir exterminé le serpent Python, c'est une branche de laurier à la main qu'Apollon fit son entrée dans Delphes. Il voulait ainsi se préserver des germes mortels de la bête venimeuse. Vous voyez que le laurier

est le plus ancien, le plus vénérable et j'ajouterai – ce qui a bien sa valeur en thérapeutique, comme en prophylaxie – le plus beau des antiseptiques.»

Comme une grande partie de ce que savent les médecins leur est enseignée par les malades, ils sont facilement portés à croire que ce savoir des «patients» est le même chez tous, et ils se flattent d'étonner celui auprès de qui ils se trouvent avec quelque remarque apprise de ceux qu'ils ont auparavant soignés. Aussi fut-ce avec le fin sourire d'un Parisien qui, causant avec un paysan, espérerait l'étonner en se servant d'un mot de patois, que le docteur du Boulbon dit à ma grand-mère : «Probablement les temps de vent réussissent à vous faire dormir là où échoueraient les plus puissants hypnotiques. – Au contraire, monsieur, le vent m'empêche absolument de dormir. – Mais les médecins sont susceptibles. – Ach ! murmura du Boulbon en fronçant les sourcils, comme si on lui avait marché sur le pied et si les insomnies de ma grand-mère par les nuits de tempête étaient pour lui une injure personnelle. Il n'avait pas tout de même trop d'amour-propre et, comme en tant qu'«esprit supérieur», il croyait de son devoir de ne pas ajouter foi à la médecine, il reprit vite sa sérénité philosophique.

Ma mère par désir passionné d'être rassurée par l'ami de Bergotte, ajouta à l'appui de son dire qu'une cousine germaine de ma grand-mère, en proie à une affection nerveuse, était restée sept ans cloîtrée dans sa chambre à coucher de Combray, sans se lever qu'une fois ou deux par semaine. Vous voyez, Madame, je ne le savais pas, et j'aurais pu vous le dire.

– Mais, Monsieur, je ne suis nullement comme elle, au contraire, mon médecin ne peut pas me faire rester couchée, dit ma grand-mère, soit qu'elle fût un peu agacée par les théories du docteur ou désireuse de lui soumettre les objections qu'on y pouvait faire, dans l'espoir qu'il le réfuterait, et que, une fois qu'il serait parti, elle n'aurait plus

¹ Extrait tiré de «A la recherche du temps perdu», tome VII «Le côté de Guermantes». Editions Gallimard, Collection Folio, Paris, 1972.



en elle-même aucun doute à élever sur son heureux diagnostic.

– Mais, naturellement, Madame, on ne peut pas avoir, pardonnez-moi le mot, toutes les vésanies, vous en avez d'autres, vous n'avez pas celle-là. Hier, j'ai visité une maison de santé pour neurasthéniques. Dans le jardin, un homme était debout sur un banc immobile comme un fakir, le cou incliné dans une position qui devait être fort pénible. Comme je lui demandais ce qu'il faisait là, il me répondit sans faire un mouvement ni tourner la tête : « Docteur je suis extrêmement rhumatisant et enrhumable, je viens de prendre trop d'exercice et pendant que je me donnais bêtement chaud ainsi, mon cou était appuyé contre mes flanelles. Si maintenant je l'éloignais de ces flanelles avant d'avoir laissé tomber ma chaleur, je suis sûr de prendre un torticolis et peut-être une bronchite. » Et il l'aurait pris, en effet. « Vous êtes un joli neurasthénique, voilà ce que vous êtes », lui dis-je. Savez-vous la raison qu'il me donna pour me prouver que non ? C'est que, tandis que tous les malades de l'établissement avaient la manie de prendre leur poids, au point qu'on avait dû mettre un cadenas à la balance pour qu'ils ne passent pas toute la journée à se peser, lui on était obligé de le forcer à monter sur la bascule tant il en avait peu envie. Il triomphait de n'avoir pas la manie des autres, sans penser qu'il avait aussi la sienne et que c'était elle qui le préservait d'une autre. Ne soyez pas blessée de la comparaison, Madame, car cet homme qui n'osait pas tourner le cou de peur de s'enrhumer est le plus grand poète de notre temps. Ce pauvre maniaque est la plus haute intelligence que je connaisse. Supportez d'être appelée une nerveuse. Vous appartenez à cette famille magnifique et lamentable qui est le sel de la terre. Tout ce que nous connaissons de grand nous vient des nerveux. Ce sont eux et non pas d'autres qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le

monde ne saura tout ce qu'il leur doit et surtout ce qu'eux ont souffert pour le lui donner. Nous goûtons les fines musiques, les beaux tableaux, mille délicatesses, mais nous ne savons pas ce qu'elles ont coûté à ceux qui les inventèrent, d'insomnies, de pleurs, de rires spasmodiques, d'urticaires, d'asthmes, d'épilepsies, d'une angoisse de mourir qui est pire que tout cela, et que vous connaissez peut-être Madame, ajouta-t-il en souriant à ma grand-mère, car avouez-le, quand je suis venu, vous n'étiez pas très rassurée. Vous vous croyiez malade, dangereusement malade peut-être. Dieu sait de quelle affection vous croyiez découvrir en vous les symptômes. Et vous ne vous trompiez pas, vous les aviez. Le nervosisme est un pasticheur de génie. Il n'y a pas de maladie qu'il ne contrefasse à merveille. Il imite à s'y méprendre la dilatation des dyspeptiques, les nausées de la grossesse, l'arythmie du cardiaque, la fébrilité du tuberculeux. Capable de tromper le médecin, comment ne tromperait-il pas le malade ? Ah ! ne croyez pas que je raille vos maux, je n'entreprendrais pas de les soigner, si je ne savais pas de les comprendre. Et, tenez, il n'y a de bonne confession que réciproque. Je vous ai dit que sans maladie nerveuse il n'est pas de grand artiste, qui plus est, ajouta-t-il en élevant gravement l'index, il n'y a pas de grand savant. J'ajouterai que sans qu'il soit atteint lui-même de maladie nerveuse, il n'est pas, ne me faites pas dire de bon médecin, mais seulement de médecin correct des maladies nerveuses. Dans la pathologie nerveuse, un médecin qui ne dit pas trop de bêtises, c'est un malade à demi guéri, comme un critique est un poète qui ne fait plus de vers, un policier un voleur qui n'exerce plus. Moi, Madame, je ne me crois pas comme vous albuminurique, je n'ai pas la peur nerveuse de la nourriture, du grand air, mais je ne peux pas m'endormir sans m'être relevé plus de vingt fois pour voir si ma porte est fermée. Et

cette maison de santé où j'ai trouvé hier un poète qui ne tournait pas le cou, j'y allais retenir une chambre, car, ceci entre nous, j'y passe mes vacances à me soigner quand j'ai augmenté mes maux en me fatiguant trop à guérir ceux des autres.

– Mais, Monsieur, devrais-je faire une cure semblable ? dit avec effroi ma grand-mère.
– C'est inutile, Madame. Les manifestations que vous accusez céderont devant ma parole. Et puis vous avez près de vous quelqu'un de très puissant que je constitue désormais votre médecin. C'est votre mal, votre suractivité nerveuse. Je saurais la manière de vous en guérir, je me garderais bien de le faire. Il me suffit de lui commander. Je vois sur votre table un ouvrage de Bergotte. Guérie de votre nervosisme, vous ne l'aimeriez plus. Or, me sentirais-je le droit d'échanger les joies qu'il procure contre une intégrité nerveuse qui serait bien incapable de vous les donner. Mais ces joies mêmes, c'est un puissant remède, le plus puissant de tous peut-être. Non je n'en veux pas à votre énergie nerveuse. Je lui demande seulement de m'écouter : je vous confie à elle. Qu'elle fasse machine en arrière. La force qu'elle mettait pour vous empêcher de vous promener, de prendre assez de nourriture, qu'elle l'emploie à vous faire manger, à vous faire lire, à vous faire sortir, à vous distraire de toute façon. Ne me dites pas que vous êtes fatiguée. La fatigue est la réalisation organique d'une idée préconçue. Commencez par ne pas la penser. Et si jamais vous avez une petite indisposition, ce qui peut arriver à tout le monde, ce sera comme si vous ne l'aviez pas, car elle aura fait de vous, selon un mot profond de M. de Talleyrand, un bien portant imaginaire. Tenez, elle a commencé à vous guérir, vous m'écoutez toute droite sans vous être appuyée une fois, l'œil vif, la mine bonne, et il y a de cela une demi-heure d'horloge et vous ne vous en êtes pas aperçue. Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer. ■

QUEL POIDS, QUEL POIDS ? L'HOMME QUI VOULAIT TOUT COMPRENDRE

Catherine Bouchara, médecin

L'homme est avenant. Il vit avec une femme charmante et compréhensive. Il a un métier, deux beaux enfants, Chloé, 7 ans, et Julien, 20 mois.

Il vient chez moi comme il irait à Lourdes, quant il n'y a plus rien à perdre. Il pèse 130 kilos et mesure 1 m 80. A quarante ans, chaque rupture affective l'a embarqué au-delà du quintal, chaque régime l'a davantage alourdi. Des kinésithérapeutes à l'ostéopathie, de l'homéopathie à la psychothérapie, des plantes à l'acupuncture, de l'holothérapie aux gastro-entérologues nutritionnistes, des magnétiseurs aux diététiciennes, il a tout tenté pour se délester de son poids. La dernière technique testée : «l'expansion du champ de conscience» lui a fait endosser sept kilos supplémentaires, malgré beaucoup d'espoir et une thérapeute sympathique. L'homme veut comprendre. Cent trente kilos, une boule lombaire qui ne veut pas céder et une colopathie spasmodique. Les thérapeutes sont unanimes : «Quelque chose en lui ne veut pas lâcher.»

Je lui demande : «Lâcher, ça veut dire quoi ?»

La sentence thérapeutique n'a suscité chez lui ni un quoi ni un pourquoi, étonnant pour cet homme qui veut tout comprendre.

Comprendre ? Je le mets devant un choix : perdre des kilos ou comprendre pourquoi il les a pris ? Le choix n'est pas simple ; s'il faut vraiment choisir, il va opter pour perdre des kilos. Il va se résoudre à les perdre sans comprendre. Il paraît tout accepter, il dit attendre la réponse de l'extérieur. Ici, à Lourdes, je lui propose une autre marche à suivre, résoudre ce poids qui lui appartient, moi, j'accompagne.

Patient, il est infiniment patient. Quand une crise de colite l'attaque, il ferme les vitres de sa voiture et met le chauffage à fond, ça le calme ; chez lui, c'est un

coussin qu'il met contre son ventre, ça l'apaise.

La libido ? Le surpoids l'a réduite. Porter son poids sur ses bras le fatigue, en somme, un manque de vitalité.

Jean-Pierre ne s'appelle pas Jean-Pierre quand je le rencontre, mais Dji-Pi ou encore JP, Gipetto, Jipäï, Papa, mon cœur, Titi. Je lui demande de se délester de tout sobriquet. S'appeler Jean-Pierre dès maintenant ? La colère rougit son visage, puis il accepte, étonné devant cette réaction, sa peau est mate. Un espace de sécurité ? C'est du blanc, du vert et du bleu. Blanc, l'ouate d'une piste de ski, vert, deux bandes vertes de sapins, bleu, le bleu du ciel. Jean-Pierre contemple le couloir blanc de son sommet : «Je vais faire l'amour avec la neige, je glisse sur elle.»

Tout compte fait, il hésite entre prendre la piste ou se mettre au chaud sous la couette.

Dix jours plus tard

Jean-Pierre G. revient de vacances, une amie magnétiseuse a imposé ses mains sur lui pour le détendre. Dès le lendemain, il est couvert de psoriasis. Un psoriasis en goutte, géant, a envahi sa peau, hormis le visage. Il a connu ça une seule fois, dans l'enfance.

L'amie magnétiseuse lui a dit que c'était «une manifestation de son pancréas». Aucune trace de mauvaise humeur, il assimile l'explication magnétique. Je suis impressionnée, tout atlas de dermatologie ferait de son corps une icône. Mais lui, une nouvelle fois, supporte. Non, il refuse tout traitement, il préfère attendre que ça disparaisse, «naturellement, comme c'est venu».

Séance utilisant la technique EMDR

Un événement traumatisant ? En ski de fond, l'été, il fait bon, il est en short, le chemin est assez plat, il ne peut plus avancer, tellement il se sent lourd. «Tout me peine et me coûte. Je veux retrouver ma légèreté.»

Dix jours plus tard

– Le psoriasis ?

– Rose, desséché et irritant. J'ai demandé à Dieu de faire quelque chose ; il n'a pas répondu.

– Dieu est trop grand, ses oreilles sont peut-être ailleurs ?

– Je plaisantais.

Je lui propose de se mettre face à un mur. Ça ne l'enchant pas, mais il se résigne. «C'est un mur blanc, on voit le ciel au-dessus. Non, on ne peut pas le franchir. Il a un peu plus de deux mètres de hauteur.»

Il reste devant le mur et ses aspérités.

– C'est blanc, comme un mur de Djerba. Derrière, il y a des ruelles.

– Franchir le mur ? Non.

– Et au-delà du mur, qu'est-ce qu'il y a ?

– La mer, une mer très bleue avec des vagues.

Il regarde l'horizon, au-delà de la mer. Il fait bon, il est debout. Non, il n'y a personne autour de lui. Le vent lui fait du bien. Il ne marche pas, il observe, sent le soleil sur sa peau. Il est assis maintenant, en short, sur le sable doux et chaud. Il est au large dans ce short, il regarde sa cuisse, elle a diminué de volume. Il sourit, c'est agréable de se sentir léger, aussi léger, il est seul sur la plage.

Il se demande comment son corps est devenu svelte, si léger. Il regarde avec plaisir ses jambes bronzées. Il frissonne.

«Qu'est ce qui se passe ? Un coup de vent sur les épaules. Mais comment se fait-il que je sois aussi léger, débar-



L'IMAGINATION, ARTISANE DU CHANGEMENT

François Roustang, philosophe, écrivain, thérapeute ⁽¹⁾

rassé de ce poids ? C'est tellement agréable ! J'aimerais comprendre pourquoi je suis si léger.»

Il est toujours assis sur le sable chaud, les mains à plat sur le sable. Je regarde la mer. Mais comment se fait-il que je sois si léger. J'aimerais comprendre.»

Je lui annonce que le diable s'interpose entre lui et la mer. Le diable tend ses deux mains à plat vers lui. (*N.d.l.r. : le diable, c'est moi.*)

Le diable lui montre sa main droite, elle contient la réponse à la question qu'il se pose : comprendre. Par contre, s'il choisit la main gauche, il pourra continuer à s'alléger encore davantage, autant que ça lui est nécessaire. Il doit choisir une seule main, l'une ou l'autre.

Il opte pour la main gauche et, déjà, un regret lui vient, il aimerait comprendre. Le diable présente à nouveau ses deux mains, presque le même choix, mais, cette fois, le contenu des mains est inversé. S'il choisit la gauche, il aura la réponse à sa question, si c'est la droite, il sera aussi léger qu'il le souhaite. Il confirme son choix, de légèreté, il prend la main droite. Il savoure la transformation de son corps.

À suivre. Vous doutez ? Moi aussi. ■



A un certain degré dans le désir, la force de l'imagination corporise et il y a possession réelle.

Barbey d'Aurevilly, lettre à Trebutien, 14 février 1853.

C'est clair, la question de la modification en psychothérapie semble explosive parce qu'elle suppose, à l'instant où elle a lieu, une mise en question radicale de tous les systèmes de références, c'est-à-dire de tous les repères dont nous disposons pour nous orienter dans l'existence. Mais cette question ne serait-elle explosive que pour avoir été prise à l'envers ? En disant qu'elle est explosive, on imagine qu'abandonner tous ses repères équivaut à sortir de la réalité, ce qui est impossible, car nul ne peut sauter hors de son ombre en se prenant par le toupet. Et si par hasard il s'agissait non pas d'une mise en question radicale de tous les systèmes de références, mais d'une négligence entretenue à leur égard, d'un non-souci de nos repères coutumiers à la faveur d'un se-laisser-couler dans la complexité du monde, d'une nonchalance face à toutes les contradictions qui nous assaillent, d'un désœuvrement devant l'infini des points de vue ?

S'il n'est pas possible de prendre appui sur un système de références qui n'existe pas, il est possible de prendre appui sur l'origine de tout système de références. Ces systèmes naissent de la nécessité de prendre ses distances à l'égard de la réalité (c'est-à-dire de tout ce qui s'impose à nous depuis notre entrée dans le monde) pour lui donner ordonnance et forme. Mais quel est leur lieu d'origine ? Rien d'autre que le pouvoir de l'être humain de configurer un monde, d'en assembler et d'en hiérarchiser les éléments, de les structurer pour qu'il puisse s'y reconnaître. Il suffirait donc de se placer en ce pouvoir pour que les systèmes de références et les contextes

connus apparaissent dans leur relativité comme des possibles parmi d'autres et que des systèmes ou des contextes nouveaux puissent éventuellement se faire jour. De ce lieu, il serait donc aisé de passer d'un système ou d'un contexte à l'autre, car il n'en est aucun qui puisse s'imposer comme définitif ou comme unique. La capacité d'atteindre ce point de surgissement n'a rien de mythique : il est le passage obligé, banal, quotidien pour les savants et les artistes qui nous transmettent des manières de voir et d'entendre le monde jusqu'alors inaperçues. Ils n'ont pas besoin de s'y attarder, mais ils n'en viennent pas moins y puiser sans cesse.

Mais comment accéder à ce lieu ou en ce point ? Précisément par le non-souci, la négligence, la nonchalance, le désœuvrement, c'est-à-dire par la dépréoccupation intra-mondaine. Puisque les voies que nous utilisons d'ordinaire pour maîtriser notre environnement sont interdites – la maîtrise portée à la énième puissance est une utopie théorique et une folie pratique –, la seule qui reste ouverte est celle du désapprentissage. Tout ce qui est l'objet de nos intentions et de nos vouloirs doit être mis en suspens. Ceci ne pourra pas ne pas nous donner la sensation d'un vide, car nos repères coutumiers nous font défaut. Mais il n'y a pas d'autre chemin. Ce n'est pas nous qui décidons de marcher vers ce lieu ou ce point. Il va venir vers nous. Il est le domaine des petites choses fines, ignorées, fragiles, qui tendent à se manifester, mais qui sont intimidées par nos bons gros systèmes de références établis. Il ne faudra pas les effrayer en les regardant de face, mais plutôt faire l'endormi pour qu'elles osent venir et s'approcher. Alors nous serons à même de reconnaître la profusion des possibles et d'en saisir confusément la totalité. Comme le savent les physiciens à la recherche de l'origine de l'univers, le vide n'est pas le néant, mais le site de la plus grande énergie. Ainsi donc la modification de tout sys-

¹ Extraits tirés de l'ouvrage «Qu'est-ce que l'hypnose?» paru aux Editions de Minuit, Collection Critique, Paris, 1994.



Fin de l'article de François Roustang

tème de références pourra se faire jour non parce que sera donné un système de références hiérarchiquement supérieur, mais par la prise de contact avec la source de tout système de références.

Le problème de la modification peut en effet être abordé, dans la même perspective, mais sous un autre angle. Car l'être humain, comme on l'a vu, dispose d'un pouvoir d'imaginer, qui est aussi un pouvoir de configurer le monde. C'est de lui que sont issus les systèmes de références qui organisent tous les constituants de la réalité. L'imagination serait donc toujours prête à se proposer comme contexte de tous les contextes particuliers possibles. Elle posséderait le recul suffisant pour ne se laisser accaparer par aucun système de coordonnées, pour les garder tous en réserve et pour choisir le plus convenable le temps qu'il conviendra.

L'imagination a le privilège d'être à double face : détournée du réel et tournée vers lui. Il faudrait dire plus précisément : tournée vers le réel en tant que détournée de lui. S'il arrive à l'imagination de construire des chimères, c'est parce qu'elle s'est laissée imprégner par la complexité des liaisons présentes à la réalité et qu'elle n'a pas pu en rendre compte avec les figures et les mots qui lui avaient été enseignés, c'est-à-dire les systèmes de références connus. Seule l'imagination peut ignorer la séparation des choses, ainsi que leur rejet mutuel, pour les saisir dans leurs échanges et leurs correspondances, c'est-à-dire comme totalité.

En laissant venir cette note qu'elle inclut dans l'ensemble de la partition, l'imagination est réaliste, elle est même seule à être réaliste, puisqu'elle propose un univers infiniment plus riche que celui présenté par l'attention à ce bras, cette main ou cet archet. Elle est ce qui résiste à la réalité préformée et c'est pour cela qu'elle est capable de la transformer. Quand notre imagination, avec son pouvoir de configurer un monde, sert de

résonance à la réalité globale, infiniment plus complexe que la réalité précédemment balisée, notre réalité se modifie. Nous disposons donc en elle de quoi nous mouvoir allégrement dans tous les systèmes de références déjà codifiés.

L'imagination aurait donc le pouvoir de transformer notre histoire, c'est-à-dire notre passé tel qu'il nous apparaît dans le présent. Mais comment ce pouvoir

s'exerce-t-il ? Quelles conditions faut-il poser pour que nos existences puissent être modifiées ? La première est d'être à notre place dans notre monde, la seconde de décider d'y être. Car c'est de là seulement qu'une action efficace pourra être entreprise : l'imagination devient comme un levier auquel la décision donne son point d'application et lui permet de soulever l'obstacle au lieu de s'enfuir dans la rêverie. ■

NUÉES D'IMAGINATION L'IMAGINATION PEUT-ELLE PRENDRE PLACE DANS L'ESPACE THÉRAPEUTIQUE ?

Eric Bonvin, médecin, membre du Conseil de fondation

*L'image ne peut être étudiée que par
l'image, en rêvant les images telles
qu'elles s'assemblent dans la rêverie...*

Gaston Bachelard,
La poétique de la rêverie

La vie dans les nuages

Par une chaude journée d'été, cheminons sur la lame effilée d'une magnifique arrête alpine. De marcheurs que nous sommes, le vide dégagé de part et d'autre nous transforme en funambules célestes. Le soleil darde ses rayons et n'a de trêve que lors du passage des nuages de chaleur qui commencent à se faire plus nombreux. Avec la plus subtile fantaisie, ces pelotes nuageuses transforment la ligne de l'horizon, rajoutant une crête par-ci, un petit mont par-là, masquant une cime rocheuse ou surélevant un plateau, si ce n'est la plaine elle-même. Nous voici, l'espace de quelques minutes, face à un tout autre paysage. A l'arrière-plan de la scène bourgeoise un monumental cumulus qui s'est formé au cours des dernières heures. Celui-ci s'impose maintenant comme un véritable massif montagneux enneigé. Tout le paysage est maintenant en mouvement, il se transforme en permanence. Impossible d'en retenir une forme précise, il bourgeoise, se dilate puis se resserre, tout cela à la fois, sans cesse. Ce spectacle déme-

suré qui se déroule autour de nous, nous donne finalement l'impression que le bal se joue entre les nuages et nous, frêles et minuscules funambules que nous sommes. Ces masses compactes de vapeur d'eau, lorsqu'elles viennent à nous frôler, nous font presque craindre le choc. Rien de tel pourtant, mais, soudain, le soleil disparaît et l'espace s'assombrit. Nous ressentons aussitôt la fraîcheur de l'air qui nous rappelle l'altitude à laquelle nous nous trouvons. Alors que nous cheminons dans un spectacle grandiose, chaud et clair, qui nous inspirait un émerveillement lumineux, nous avons d'un seul coup basculé dans une atmosphère sombre, monotone et opaque qui nous plonge dans une insécurité nébuleuse confinante à l'angoisse. Ce qui n'est que de la simple vapeur d'eau en suspension dans l'air a changé notre monde en quelques secondes... constatation qui paraît absurde sitôt le nuage dissipé, sitôt retrouvés les repères rassurants de la vision claire et limpide de l'évidence minérale.

Comme si l'évidence de la vie ne devait apparaître que dans une logique sèche et minérale. Nous avons trouvé bien des corps célestes, concrets et identifiables dans ce que nous avons pu observer de l'univers, mais si, parmi



ceux-ci, nous voulons y repérer la vie, c'est de la vapeur d'eau et de l'air qu'il faut chercher, des nuages justement ! Ils sont certes une parenthèse insignifiante, des détails volatiles et rares de la matière qui compose notre univers infini, mais ils sont pourtant *le* détail indispensable à la vie, seul capable de la contenir et de l'envelopper. Les nuages absents, tout s'assèche dans la plus grande limpidité et c'est la mort qui s'installe. Nous ne pouvons vivre que dans un nuage !

Les nuées de l'imagination humaine

Passons maintenant à une autre randonnée. Prenant le pas apparemment assuré de la raison et de sa logique sur l'arrête de la curiosité, laissons-nous approcher par les nuées de l'imagination. Elle est lumineuse, généreuse, fantastique, inspiratrice de tous les arts, muse de toutes les poésies, ange de toutes les mystiques et nous mène habilement aux plus intenses extases. Dût-elle nous submerger et nous voilà du même coup plongés dans la plus sombre obscurité, envahis par les fantômes les plus inquiétants, les chimères les plus absurdes, les gargouilles les plus hideuses ou les cauchemars les plus repoussants. Nous voilà transposés en un instant dans un univers de peur, d'angoisse glaçante et de folie inhumaine. Transpercés par un frisson d'horreur, glacés d'angoisse, le monde en nous a basculé. Il suffit alors de nous raisonner, de nous dire que tout cela n'est que le fruit de notre imagination pour que la raison reprenne ses droits et que le ciel de notre vie se dégage. Cette impression rassurante que nous procure ainsi la claire raison nous amènerait facilement à transformer cette dernière en exclusive vertu humaine.

Et pourtant, si nous voulons trouver ce qui caractérise l'ensemble de la communauté humaine, ce n'est pas du côté de la raison qu'il faut nous tourner mais bien de celui de l'imagination. Comme l'écrit Cornélius Castoriadis, «les êtres humains se définissent avant tout, non par le fait qu'ils sont raison-

nables mais par le fait qu'ils sont pourvus d'une imagination radicale». N'est-ce pas l'imagination qu'on retrouve à l'œuvre autant dans la pensée «primitive» que dans la pensée civilisée, dans la pensée normale comme dans la pensée pathologique ? En parlant de la *fonction fabulatrice*, Henri Bergson l'a inscrite jusque dans la biologie humaine en la rangeant aux côtés de l'instinct, de l'adaptabilité vitale face à l'intelligence grossière et statique des solides, des faits, et par cela même, de la mort ? La fabulation disait-il est «une réaction de la nature contre le pouvoir dissolvant de l'intelligence», pouvoir négatif qui se manifeste dans la conscience de la décrépitude de la mort. L'homme est sans doute le seul animal conscient de sa mort, de sa finitude et, pour Gilbert Durand, son imaginaire apparaît dès lors comme l'antidote à la peur, et en premier lieu à la peur de la mort. L'imagination apparaît du même coup tel un *antidestin*, pour utiliser le terme de Gilbert Durand et de Jean-Paul Sartre, qui ouvre la voie de l'homme à sa propre liberté entre le maintenant et le destin fatal. Paul Ricoeur, pour sa part, démontre que l'imagination ne représente rien moins que l'activité dialectique de l'esprit humain alors que Cornélius Castoriadis et Northrop Frye la considèrent comme l'instance qui permet, à travers les religions, les idéologies et les utopies politiques, de *faire tenir ensemble* la société. On le voit bien, l'imagination se retrouve tout au long du *trajet anthropologique* qui va du biologique au social, en passant par l'esprit. Non seulement elle y est omniprésente, mais, qui plus est, elle permet d'assurer l'équilibre vital compromis par l'intelligence de la mort, autant que l'équilibre psychosocial et anthropologique de l'espèce humaine. En d'autres termes, il n'est d'humanité sans imagination !

Science et imagination

L'imagination se trouve partout et cela même dans nos sociétés dites modernes et rationnelles où elle peuple notre vie intérieure : 96 % d'entre nous ne

déclarent-ils pas s'adonner à des rêves diurnes ? Omniprésente, elle peut surgir sans crier gare, dans le rêve ou la rêverie, dans le délire, les visions ou les hallucinations et même dans les raisonnements les plus concrets. Mais tentez de vous en approcher et de la saisir, de la cerner par votre raisonnement et, très vite, vous vous retrouvez face à un monumental nuage. Vous croyez en décrire les formes que déjà il s'est transformé ou dissout, si ce n'est qu'il vous a carrément enveloppés et que vous vous retrouvez dans le brouillard total. «Dès qu'on plonge la pensée dans la pâte mouvante de l'imagination, le statisme des concepts devient de pierre et perd toute maniabilité des images». Pourquoi la raison se trouve-t-elle donc soudainement si désespérée face à l'imagination ?

La pensée rationnelle et logique prétend, souvent à l'évidence, détenir la clé de la compréhension et de la manipulation de la vie. Elle nous amène à croire que l'univers n'est constitué que d'éléments concrets, réductibles et matériels interagissant selon un système logique dont elle prétend parvenir un jour à démontrer les ultimes rouages. Mais cette forme de pensée qu'est la raison n'est-elle pas en train de manipuler ce dont elle est justement issue, c'est-à-dire la vie et l'imagination ? Alors que l'une comme l'autre ne sauraient se résumer à un enchaînement logique de faits concrets. L'imagination est en effet présente dans les opérations les plus rationnelles : la mémoire, le calcul, sans parler de tous les processus de découverte scientifique. Elle se trouve au cœur même de toutes les représentations techniques et scientifiques. Et, dans le fond, comme le démontre habilement Michel Serres, la science, fille de la raison, ne détiendrait pas sa force et son pouvoir de fascination de sa capacité à faire la démonstration du monde, mais bien plutôt de sa capacité à faire «le récit unitaire de l'homme et de l'univers». La raison ne peut naître que dans un nuage d'imagination. Alors que l'imaginaire, lui, n'est pas forcément rationnel. L'imaginaire précède donc le rationalisme, il l'en-



Fin de l'article d'Eric Bonvin

globe. En fin de compte, le rationalisme est imaginaire !

Soigner l'imagination, soigner par l'imagination

Même si, à la fin du XVIII^e siècle, la première expertise scientifique de l'histoire de la modernité (qui devait statuer sur l'existence du *magnétisme animal*) a conclu au pouvoir de guérison de l'imagination, très rares ont été les tentatives d'en faire un usage thérapeutique. Les grands modèles explicatifs de l'esprit humain qui ont pris forme depuis le début du XX^e siècle, ont préféré se lancer dans l'aventure d'une compréhension *scientifique* et donc *rationnelle* de l'esprit humain en poursuivant l'espoir que cette compréhension leur donnerait la clé de sa manipulation. Mais, nous venons de le voir, le raisonnement scientifique a de grandes difficultés à analyser et à cerner l'imagination, si bien qu'il apparaît dès lors difficile, pour notre médecine moderne autant que pour les grands modèles de compréhension de l'esprit humain (psychologie, psychanalyse), d'en faire un vecteur thérapeutique. Notre chemin sur l'arrête aiguisée de notre curiosité arriverait-il à son terme ? Il faut que nous nous posions quelques instants pour mieux observer la nature de l'imagination et être attentifs aux indices qu'elle pourrait nous livrer sur son potentiel thérapeutique.

Les indices du potentiel thérapeutique de l'imagination

Observons en premier lieu cette difficulté qu'éprouve le raisonnement scientifique à cerner la nature même de l'imagination. Ne trouverait-elle pas sa source dans le fait que, pour reprendre la remarque de Gilbert Durand, «la raison et la science ne relient les hommes qu'aux choses, alors que ce qui relie les hommes entre eux, à l'humble niveau des bonheurs et des peines quotidiennes de l'espèce humaine, c'est cette représentation affective parce que vécue, que constitue l'em-

pire des images». Serge Tisseron énonce bien cela puisque pour lui, «sans imaginaire, l'être humain se sent vide, mais, nourri d'images, il craint d'être seul : l'imaginaire n'est rassurant que s'il s'accompagne de la certitude d'être partagé». L'imagination recèle ainsi la capacité de relier les humains autant que celle d'appréhender leurs souffrances. Elle est donc médiatrice et sa vertu thérapeutique ne peut par conséquent se trouver qu'au cœur d'une relation.

Mais que faire ensuite de l'émergence de l'imagination dans la relation thérapeutique ? Baruch Spinoza avait déjà pressenti les enjeux éthiques que soulevaient les images de l'esprit. Selon lui, ces images ne sont pas à elles-mêmes leur propre contenu puisque celui-ci est totalement soumis au sens que leur attribue celui qui les perçoit. Dès lors, Spinoza nous invite à nous demander, non pas *pourquoi* mais bien, *pour qui* l'image est porteuse d'un sens. Les explications, même expertes, apportées par autrui, les interprétations, qu'elles soient scientifiques, analytiques, morales ou religieuses, répondent toujours au *pourquoi* du contenu de l'imagination. La quête de ce *pourquoi* aboutit le plus souvent à la disparition du *sujet pour qui* l'imagination exprime ses images, exerçant du même coup une véritable dictature sur l'esprit humain singulier. En présence d'un être souffrant, la posture éthique que nous suggère Spinoza devient dès lors incontournable. C'est bien le patient, et seulement lui, *pour qui* l'imagination doit trouver son sens en favorisant changement et apaisement. Le sens donné aux images exprimées par l'imagination ne peut dès lors être que la «confirmation d'un sens à une liberté personnelle», à la seule liberté du patient en l'occurrence. Le psychiatre Milton Erickson l'avait habilement compris en considérant qu'il n'y a d'expert de l'imagination que celui qui la vit, en l'occurrence le patient. L'usage du potentiel théra-

peutique de l'imagination requiert par conséquent une éthique relationnelle rigoureuse capable de respecter entièrement la liberté et la singularité de chaque patient.

Alors que nous avons situé le potentiel thérapeutique de l'imagination dans un espace relationnel défini par une éthique rigoureuse du respect de la liberté et la singularité du patient, il nous reste à pressentir la dynamique sur laquelle peut se fonder sa vertu thérapeutique. Edgar Morin, évoquant la fiction narrative, littéraire ou cinématographique, écrit que l'imagination nous donne la potentialité de nous *mettre dans la peau des personnages*, et que cette même potentialité peut nous amener à changer nos représentations et, par cela même, notre comportement dans la vie réelle. En d'autres termes, et prise dans le contexte thérapeutique, l'imagination n'est-elle pas précisément la seule instance capable de mettre en scène les scénarios de tous les changements ? Ne nous permet-elle pas d'envisager tous les possibles dans le théâtre de notre avenir et, finalement, de saisir l'opportunité de la liberté face à notre destin fatalement inéluctable ? Libre, centre d'équilibre de la vie humaine, passerelle entre les humains, entre l'homme et l'univers, l'imagination est également l'antidote à la fatalité de notre finitude, autant que l'instance adaptative face à nos difficultés existentielles en préservant en nous cet espace de liberté qui nous permet d'inventer notre avenir. François Roustang, dans le texte qu'il nous livre dans les pages de ce même numéro, ne s'est pas trompé en identifiant l'imagination comme l'artisans du changement thérapeutique et, finalement, comme la potentialité thérapeutique par excellence. La voie est maintenant ouverte ! ■

Les références bibliographiques de ce texte peuvent être obtenues sur simple demande à la Fondation Ling.



NOTE ADMINISTRATIVE

Chers membres,
Comme vous l'aurez sans doute remarqué en consultant année après année nos programmes, les activités de la fondation se modifient. L'offre était au début plus focalisée sur l'ouverture aux médecines et pratiques complémentaires, alors peu connues et répandues. Les conférences, tout public, ouvrant des horizons variés en la matière remportaient un vif succès. Depuis, le public ayant, sans doute, eu tout loisir et maintes occasions de se pencher sur ces questions, nous assistons à une baisse de fréquentation de nos conférences et de certaines activités, particulièrement celles qui ne sont plus spécifiques à la fondation. Le domaine de l'hypnose, par contre, soulève un intérêt croissant depuis sa création, tant en ce qui concerne les cours tout public (autohypnose) que les formations professionnelles.

Mutations, glissements, changements, comme tout organisme vivant, la Fondation Ling bouge et s'adapte. Nous sommes cependant soucieux de rester attentifs aux attentes de tous nos membres; c'est pourquoi nous joignons à ce numéro de *La Lettre* un questionnaire qui sera pour nous un moyen précieux de faire un bilan de nos activités et également d'orienter de la manière la plus adéquate vos attentes et de nouvelles orientations en fonction des buts et des moyens de la fondation.

Nous espérons donc vivement que vous nous aiderez dans cette démarche et que nous recevrons le plus grand nombre de questionnaires en retour, même si, nous en sommes conscients, ce genre d'exercice est toujours quelque peu fastidieux. D'avance merci !

Vous avez déjà pu prendre connaissance du programme de cet automne dans le fascicule bleu qui vous est parvenu il y a quelques temps, et nous espérons que, d'ores et déjà, il réponde à vos intérêts. Merci d'être attentifs aux jour et lieu des manifestations, qui ne sont plus forcément ceux auxquels vous étiez habitués.

Notre équipe est toujours à votre disposition, tous les matins de 9 h à 11 h (mais plus souvent de 8 h à 12 h) ainsi que par le courrier électronique, moyen de plus en plus usité. Merci de votre fidélité, fonction vitale de la fondation, et dans l'attente du plaisir de vous rencontrer prochainement.

Avec toute l'équipe
H. Bottarelli, directrice administrative

À PARAÎTRE PROCHAINEMENT AUX ÉDITIONS LING

Technique de prévention de la rechute (tomes I et II)

Nicolas Bonvin
Ed. Ling, Collection Self help, Lausanne, 2002 (tome I, XX pp., tome II, XX pp.)

C'est avec beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme que les Editions Ling éditent les deux tomes de *Technique de prévention de la rechute* de Nicolas Bonvin, dans leurs versions italienne et française. Premièrement, parce que cet ouvrage est résolument orienté vers l'application pratique d'une méthode éprouvée. Ensuite, pour l'originalité de sa présentation. Cet ouvrage est conçu comme une boîte à outils permettant de démonter nos comportements de dépendance et de les remonter de façon plus adaptée, plus enrichissante : « Vivre sans rechute consiste précisément à développer la capacité de conserver un équilibre stable, sans l'aide chimique ou comportementale habituelle, dans un monde émotionnel en constant mouvement. Il s'agit d'un profond changement de style de vie, à notre image et à notre ressemblance. » Le lecteur, guidé par les différents *mind maps*, s'aventure

dans un véritable jeu de pistes explorant la géographie de nos comportements. Chaque piste menant à des solutions que le lecteur découvre finalement par lui-même. Mais, si l'ouvrage indique des pistes, il se garde cependant de donner des réponses, c'est le lecteur qui le fera, au plus intime de sa singularité. La philosophie de cet ouvrage est en effet totalement orientée sur l'exploitation de ses propres ressources et cela même dans un domaine où celles-ci semblent le plus absentes : la dépendance. « Désirer changer, passer à l'action... et rechuter. Recommencer, rechuter, recommencer encore... Certaines habitudes ne se laissent pas facilement dompter, nous en avons tous fait l'expérience, même sans avoir eu à se confronter à la dépendance de substances telles que la nicotine ou les benzodiazépines. »

Destiné à favoriser une véritable dynamique de type *selfhelp*, *Techniques de prévention de la rechute* est un ouvrage qui s'adresse autant aux dépendants de substances (alcool, drogues, médicaments...) que du jeu, du sexe ou de la relation. Il s'adresse même à ceux qui sont considérés comme

des dépendants *chroniques*. Mais cet ouvrage s'adresse tout autant aux professionnels dont la tâche est d'accompagner les personnes dépendantes. En apprenant à manier cet ouvrage, ils pourront développer de véritables compétences dans le *coaching* de la prévention de la rechute, que ce soit dans des activités de groupe ou individuelles.

Nicolas Bonvin est psychologue et formateur, spécialisé dans les nouvelles thérapies destinées aux personnes dépendantes comme l'entretien motivationnel et la prévention des rechutes. Il intègre à ces approches les techniques de la programmation neurolinguistique, de l'hypnose ericksonienne et de l'approche cognitivo-comportementale.

Afin de rendre l'usage de ce livre aussi performant que possible, Nicolas Bonvin assurera régulièrement des séminaires de formation destinés tant aux personnes dépendantes qu'aux professionnels. Le premier de ces séminaires de formation débutera au mois de novembre 2002 (*lire le programme des activités de la Fondation Ling*). ■

ENTRE LA LETTRE ET LES LIVRES

Eric Bonvin

Nous ne sommes pas seuls au monde

Tobie Nathan

Les Empêcheurs de penser en rond, Ed. du Seuil, Paris, 2001, 315 pp.

Voici un livre qui a le courage de déplacer les compétences dans les rôles respectifs des soignants et des patients. Le point de vue apporté par Tobie Nathan restitue une vertu que la médecine moderne a tout simplement occulté : la compétence des patients. Fort de son expérience sur le terrain de l'ethnopsychiatrie, Tobie Nathan affirme que tous les patients doivent être pris en compte, écoutés et aidés comme des témoins et non comme des victimes, à partir de leurs forces et non de leurs faiblesses. Ils peuvent ainsi parler de leur expertise propre : par exemple de la substance pour les toxicomanes, des êtres de leurs mondes pour les migrants, des procédures d'emprise pour les sortants de sectes. C'est un point de vue particulièrement pertinent qui vient admirablement étoffer nos réflexions sur les ressources du patient et sur ses capacités à faire face à l'adversité. Passionnant et à ne pas manquer !

La naissance d'une mère

Daniel Stern et Nadia Bruschiweiler-Stern

Odile Jacob, Paris, 1998, 238 pp.

«Lorsqu'une femme se prépare à devenir mère, elle fait une expérience qui n'est comparable à aucune autre. Le fait d'avoir un bébé dominera vos pensées, vos peurs, vos espoirs et vos désirs pendant un certain temps. Cela influencera sur vos sentiments et vos actions et augmentera même l'acuité de votre système sensoriel et réceptif. Cela orientera vos préférences et vos plaisirs et redéfinira sans doute certaines valeurs. L'arrivée d'un enfant aura une influence sur toutes vos relations antérieures et vous obligera à réévaluer vos amitiés les plus intimes et à redéfinir votre rôle dans la famille.» Ce bref extrait donne le ton du livre : un

ouvrage qui permettra à de nombreuses femmes et à de nombreux couples en voie de former une famille, à mieux identifier et à se préparer à tous les changements qui apparaissent lorsqu'on devient mère, lorsqu'on devient parents et qu'on rencontre cet être à la fois si attendu et si inconnu qu'est l'enfant. A lire mais aussi à faire lire !

Les médicaments sont-ils (tous) dangereux ?

Jacques Diezi

Collection Question, Ed. de l'Hèbe, case postale 91, 1772 Grolley, 2001, 79 pp.

Ce petit ouvrage simple et concis répond intelligemment aux nombreuses questions que tout un chacun se pose légitimement sur les médicaments : le risque d'effets indésirables est-il réel ? Est-il le prix à payer pour une meilleure efficacité ? Peut-on faire confiance aux rats de laboratoire ? Les préparations naturelles sont-elles moins pernicieuses ? Peut-on vivre sans médicament ? Cet opuscule vaut le détour et, qui plus est, nous donne rapidement un éclairage compréhensif sur la question du médicament.

Folies à plusieurs. De l'hystérie à la dépression.

Mikkel Borch-Jacobsen

Les Empêcheurs de penser en rond, Ed. du Seuil, Paris, 2002, 396 pp.

Les patients ne sont pas des acteurs passifs de la relation thérapeutique, mais, au contraire, ils se conforment ou résistent activement aux systèmes de ceux qui les soignent, ils se demandent ce qu'on leur veut, devinent, se hasar- dent. Voici un livre qui donne enfin un éclairage compréhensif, nuancé et contextualisé sur des points de vue souvent clamés comme des vérités universelles. En effet, Mikkel Borch-Jacobsen nous livre une nouvelle lecture de l'histoire de la psychanalyse et, partant, de la psychiatrie. Pour lui, la manière dont les thérapeutes s'adressent aux patients et les théories qu'ils

adoptent ne sont pas neutres, mais transforment ceux qui sont pris en charge. Ainsi, la folie est toujours construite à deux, ou à plusieurs et si l'on veut comprendre l'histoire de la psychiatrie ou de quelque modèle thérapeutique que ce soit, il faut se tourner vers les interactions entre les patients et les thérapeutes. Il en va évidemment de même pour ce qui est de la compréhension des maladies et de leur histoire, que ce soit l'hystérie de nos grands-parents ou la dépression contemporaine. Ce livre nous éclaire avec intelligence sur l'évidente part active des patients dans tout processus thérapeutique autant que dans l'édification de la médecine.

Des savants face à l'occulte, 1870-1940

Sous la direction de Bernadette Bensaude-Vincent et Christine Blondel

Les Empêcheurs de penser en rond, Ed. du Seuil, Paris, 2002, 233 pp.

Saviez-vous que Pierre et Marie Curie participèrent aux séances d'une célèbre médium, que Camille Flammarion enquêta sur la télépathie, tandis que le Prix Nobel de physiologie, Charles Richet, proclama sa croyance aux fantômes et fonda une nouvelle science, la «métaphysique» ? Replacés dans le contexte du tournant du XX^e siècle, ces faits prennent une nouvelle dimension. En effet, tables tournantes et parlantes, somnambules et médiums, fantômes et ectoplasmes ont captivé l'attention d'une fraction non négligeable de la communauté scientifique de cette époque. On se demandait si ces phénomènes bizarres pouvaient être expliqués par la physique, la biologie, voire la psychopathologie. Puis, dans les années 1930, une radiesthésie aux ambitions scientifiques cristallise les débats et toute forme d'occulte fut bannie du champ scientifique et léguée aux parasciences. Par les différents textes présentés dans ce livre, cet épisode passionnant de l'histoire



de la science retrouve toute son actualité.

**Actuellement sous presse
Parution automne 2002**

Le roman familial d'Isadora D.
Geneviève Delaisi de Parseval

L'ouvrage que nous prépare Geneviève Delaisi de Parseval est le fruit d'un long travail de séminaire qu'elle a mené avec *Isadora D.* en présence d'une collègue ethnologue. Ce travail nous est présenté sous la forme d'un véritable récit qui se situe à l'interface du roman familial, du roman des origines et du secret de famille. Il se présente comme une véritable aventure archéologique dans laquelle chaque parcelle de l'histoire Familiale d'Isadora D. se dévoile en de nombreuses strates successives. *À un premier niveau, tissée qu'elle est de souvenirs, l'enquête familiale à laquelle s'est livrée Isadora D. se lit presque comme un roman policier. Avec des indices, des identités masquées, des mobiles à première vue énigmatiques. Mais cet apparence romanesque laisse rapidement émerger l'analyse subtile d'une certaine normalité. À l'inverse de ce qu'a soutenu Freud, écrit Geneviève Delaisi de Parseval, il me semble en effet que c'est la normalité qui peut, avec profit, éclairer la pathologie. C'est sur ce dernier point que réside selon moi un des intérêts principaux de la narration d'Isadora D. : on ne trouvera dans son histoire, ni inceste, ni suicide, ni homosexualité cachée, ni filiation adultérine, ni traumatismes lourds. Mais on découvrira bien d'autres ingrédients, plus fins à analyser... Truffé qu'il est de fantômes transgénérationnels, de maladies du deuil, d'inclusions d'un étranger en soi, ce « cas clinique » qui n'en est pas un me semble particulièrement éclairant de la pathologie des secrets de famille.* Abordant une strate un peu plus profonde encore, l'analyse dans laquelle nous mène ce roman

se laisse compléter par la narration qu'Isadora D. apporte elle-même avec son journal. Narration qu'elle a façonnée *en ethnologue* en essayant de raconter l'histoire d'une histoire de sa famille, en s'observant de manière participante. C'est ainsi tout l'art de se raconter et d'être racontée dans ce « théâtre du je » qui débouche finalement sur une réflexion sur la liberté et la responsabilité humaine en relation avec le destin de la filiation. *Car l'idée que je n'ai jamais cessé de développer, c'est que, en fin de compte, chacun est toujours responsable de ce qu'on a fait de lui ... et qu'un homme peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de lui. C'est la définition que je donnerais aujourd'hui de la liberté : ce petit mouvement qui fait d'un être social totalement conditionné une personne qui ne restitue pas la totalité de ce qu'elle a reçu de son conditionnement.* Au cœur de cette liberté et entre les deux pôles du trauma et de l'élaboration, aurait lieu une incorporation, sorte d'autothérapie magique, pseudo-introjection qui se serait effectuée sans travail ! Finalement, l'actualité de cet ouvrage ne provient-elle pas également de ce qu'il se situe dans la problématique du droit et du devoir d'inventaire dont nombre de nos contemporains ont entrepris le chantier. Nous voilà déjà en *suspens* !

Parution le 4 octobre 2002

Sortir d'une secte

Tobie Nathan, Jean-Luc Swertvaegher
Les Empêcheurs de penser en rond,
Ed. du Seuil, Paris, 2002, 260 pp.

L'attrait pour les sectes repose sur une promesse d'initiation, qu'elles se montrent incapables de satisfaire. Dès lors, les personnes se retrouvent comme suspendues dans le vide, contraintes à recruter toujours de nouveaux adeptes... Les adeptes pensent que les sectes sont porteuses de solutions, alors qu'elles se révèlent brûleuses d'énergie mentale. Les sectes détournent les

candidats de leurs appartenances initiales, familiales, professionnelles... On les croit liantes, alors qu'elles s'attachent à délier. Elles se saisissent toujours d'individus, jamais de groupes; ainsi, quand elles accueillent des couples, c'est pour les séparer tôt ou tard. C'est en recevant des dizaines de personnes victimes de sectes dans leurs consultations collectives du Centre Devereux où elles étaient considérées comme des expertes que les auteurs ont pu comprendre le fonctionnement des sectes.

Parution le 4 septembre 2002

Le temps des antidépresseurs

David Healy
Les Empêcheurs de penser en rond,
Ed. du Seuil, Paris, 2002, 350 pp.

Les antidépresseurs ont envahi notre vie quotidienne. Ils sont désormais prescrits largement par les médecins généralistes. Les laboratoires pharmaceutiques poussent à la consommation par tous les moyens. Ces médicaments sont pourtant plus dangereux qu'il n'y paraît : les récents passages à l'acte de criminels qui se sont révélés être des consommateurs d'antidépresseurs doivent nous alerter, comme les suicides. L'industrie pharmaceutique n'a pas fait toute la lumière sur les propriétés et les dangers des antidépresseurs qu'elle propose. C'est ce que vise à faire ce livre de manière détaillée et précise en retraçant toute l'histoire des antidépresseurs, en nous montrant aussi comment travaille le marketing des laboratoires et comment s'est faite la médicalisation des anciennes névroses, sous le nom de dépression. Il pose beaucoup de questions gênantes sur la manière dont la science médicale est gouvernée par de grands intérêts financiers. ■

NOUVELLES DE L'UNITÉ D'HYPNOSE DE LA FONDATION LING (UHFL)

Le nouveau programme de l'UHFL est maintenant disponible pour l'année 2002-2003 (vous pouvez l'obtenir sur simple demande auprès de la Fondation Ling, ou consulter le site de la Fondation: www.ling.ch). Etoffé de nombreuses possibilités de formation et de perfectionnement, il est le résultat des efforts que nous avons consentis en vue de mieux répondre tant aux exigences des personnes qui viennent se former qu'aux exigences spécifiques des différentes professions de soins. Ainsi, pour les médecins, ce programme en trois cycles a-t-il été entièrement conçu afin de se conformer aux exigences proposées par la Société médicale suisse d'hypnose (SMSH) et édictées par la Fédération des médecins helvétiques (FMH) en vue de l'obtention d'un certificat d'aptitude technique (CAT) en hypnose médicale. Outre les nouveaux séminaires spécialisés proposés dans ce programme, soulignons la venue du **Prof. Jean-Michel Oughourlian** au mois d'octobre 2002 pour nous parler des phénomènes de transe et de mimétisme qu'il a étudiés avec la plus grande finesse. Il aura beaucoup à nous apprendre en matière d'ajustements relationnels ! Au mois de mai 2003, le **Prof. Tobie Nathan** nous donnera l'occasion de nous ouvrir plus intensément encore à ce que Milton Erickson décrivait en disant : «Le patient définit son monde.» Enfin, au mois de juin 2003, ce sera une nouvelle et inestima-

ble occasion de retrouver **François Roustang** pour un séminaire pratique sur la relation thérapeutique. (Pour ces trois séminaires, veuillez vous référer aux programmes des séminaires et des



conférences de la Fondation Ling présentés dans ce même numéro de *La Lettre* ou vous adresser directement à la fondation).

L'UHFL a tissé des liens étroits avec les **Institutions psychiatriques du Valais romand (IPVR)** au point qu'une collaboration étroite existe maintenant dans l'organisation des programmes tant de l'UHFL que des IPVR. Ainsi, une troisième volée de collaborateurs des IPVR va-t-elle se former en hypnose clinique, faisant de cette institution une pionnière en matière d'intégration de l'hypnose clinique dans les soins psychiatriques hospitaliers et ambulatoires. Les IPVR éditent depuis cet automne un catalogue des formations qu'elles proposent et que vous pouvez obtenir au numéro de téléphone suivant : 0041(0)24 473 35 95.

L'UHFL a pour particularité de former des enseignants en hypnose clinique. Ainsi, plusieurs collaborateurs, après avoir suivi une telle formation, se sont joints à notre équipe d'enseignants. Nous avons ainsi accueilli le **D^r Raphaël Bonvin**, médecin spécialisé en matière de pédagogie médicale à la Faculté de médecine de Lausanne. Il va ainsi nous apporter tout son savoir-faire en vue du développement de l'application de l'hypnose dans la relation d'aide (enseignement, éducation spécialisée, assistance sociale, accompagnements). L'UHFL lui a confié l'organisation de ses week-ends de formation publique à l'autohypnose. Nous avons également accueilli la **D^{re} Carmen Navarro**, médecin psychiatre qui a déjà animé avec aisance plusieurs de nos cours d'autohypnose, notamment dans le contexte de problèmes liés à l'anorexie, à la boulimie et à l'anxiété. **M^{me} Marie-Jeanne Rohr**, physiothérapeute dans une institution psychiatrique universitaire, nous rejoint également avec toute son expérience en matière de prise en charge corporelle. Enfin, **M^{me} Laurence Rochaix**, sage-femme à Genève, intègre également notre équipe en tant qu'assistante à l'enseignement. Elle nous apportera tout son savoir-faire en relation avec l'accompagnement des personnes se préparant à l'accouchement et à la maternité. ■

E.B.

www.athenaeum.ch
école d'architecture & design

ACTIVITÉS DE LA FONDATION LING EN 2002

DATES	ACTIVITÉS	SUJETS	LIEUX
4.9.2002	Cours	Cours de shiatsu avec Mme Marlyse Schweizer (abonnement pour 5 séances) Dates suivantes: 18.9; 9.10; 6 et 20.11 et 4.12.2002	Lausanne Cabinet du Dr B. Piccard, Florimont 20
7 et 8.9.2002	Week-end	Initiation à l'autohypnose avec des enseignants de l'Unité d'hypnose	Lausanne
19.9-2002 19 à 21h	Cours	Soirée d'entraînement à l'autohypnose avec Mmes Marie-Claire Guinand et Marie-Jeanne Rohr	Lausanne Ch. de Lucinge 14
28.9.2002	Cours	Qigong des Cinq Eléments et méditation Cours en 5 matinées avec Mme Véronique Terrier Dates suivantes : 7.12.2002, 1.2.2003, 22.3 et 21.6.2003	Lausanne Centre paroissial Saint-Jacques
30.9.2002 à 20 h 15	Conférence	Transe, possession, hystérie : autour des pathologies du désir Par le Prof. Jean-Michel Oughourlian, neuropsychiatre, médecin chef du service de psychiatrie de l'Hôpital américain de Paris	Pully Coll. A. Reymond, Salle de projections
2.10.2002 10h 30 à 16h30	Séminaire	Indications et choix de stratégies en psychothérapie Discussion clinique sur présentations de cas Avec le Prof. Jean-Michel Oughourlian	Monthey Hôpital de Malévoz
4.10.2002 17 à 19 h	Cours	Soirée d'entraînement à l'autohypnose avec Mme Anne Spagnoli	Lausanne Ch. de Lucinge 14
2 et 3.11.2002	Week-end	Initiation à l'autohypnose avec des enseignants de l'Unité d'hypnose	Monthey Hôpital de Malévoz
15.11.2002 17 à 19 h	Cours	Soirée d'entraînement à l'autohypnose avec Mme Anne Spagnoli	Lausanne Ch. de Lucinge 14
22.11.2002 8 h 30 à 17 h	Séminaire	Séminaire de formation en techniques de prévention de la rechute chez les personnes dépendantes Niveau I : Fondements conceptuels et illustrations cliniques. Etude des modèles et métaphores de base dans la compréhension de la rechute et dans sa prévention. Avec M. Nicolas Bonvin, psychologue et formateur, <i>master practitioner</i> en programmation neurolinguistique, <i>Motivational Interviewing trainer</i>	Monthey Hôpital de Malévoz
4.12.2002 9 h à 17 h	Séminaire	Souffrance et violence dans la pratique psychiatrique Avec Jean-François Malherbe, professeur d'éthique appliquée à l'Université de Sherbrooke	Monthey Hôpital de Malévoz
5.12.2002 14h à 17 h			
6.12.2002 de 9h à 17 h	Séminaire	Souffrance et violence dans la prise en charge et le soin de la maltraitance Avec le Prof. Jean-François Malherbe	Lausanne
6.12.2002 à 20h 15	Conférence	Autour de la maltraitance : Soigner souffrances et violences dans les pratiques de soin. Par le Prof. Jean-François Malherbe	Lausanne

Programme pour l'année 2003 - page suivante

UNITE D'HYPNOSE : Formation de base, perfectionnement et spécialisation en hypnose clinique – cours – séminaires – ateliers. Fascicule sur demande au secrétariat, programme complet sur le site : <http://www.ling.ch>

ACTIVITÉS DE LA FONDATION LING EN 2003

DATES	ACTIVITÉS	SUJETS	LIEUX
6.2.2003 9h à 17 h	Séminaire	De l'anamnèse à la narration biographique et familiale Avec Mme Geneviève Delaisi de Parseval	Monthey Hôpital de Malévoz
7.2.2003 9h à 17 h	Séminaire	Filiation et maltraitance Avec Mme Geneviève Delaisi de Parseval et le Dr Gérard Salem	Lausanne
7.2.2003 à 20h 15	Conférence	Filiation et maltraitance Par Mme Geneviève Delaisi de Parseval et le Dr Gérard Salem	Lausanne
14.3.2003 8 h 30 à 17 h	Séminaire	Séminaire de formation en techniques de prévention de la rechute chez les personnes dépendantes Niveau II : Techniques de base. Modèles et techniques de base pour le <i>coaching</i> individuel et de groupe. Avec M. Nicolas Bonvin, psychologue et formateur	Monthey Hôpital de Malévoz
2.4.2003 14h à 17 h	Séminaire	Accompagner les compétences des parents et des enfants dans leur relation Avec le Dr Nadia Bruschiweiler-Stern, pédiatre, pédopsychiatre, responsable du Centre Brazelton à Genève	Monthey Hôpital de Malévoz
2.4.2003 à 19 h	Conférence	Autour de la naissance : Compétences familiales, compétences des soignants , par le Dr Nadia Bruschiweiler-Stern	Monthey Hôpital de Malévoz
7 et 8.5.2003 9h à 17 h	Séminaire	Stimuler et développer l'expertise qu'ont les patients de leurs propres mondes Avec le Prof. Tobie Nathan, Professeur de psychologie à l'Université Paris-VIII, directeur du Centre Georges-Devereux	Monthey Hôpital de Malévoz
9.5.2003 9h à 17 h	Séminaire	Autour de la maltraitance physique et morale : stimuler et développer l'expertise qu'ont les patients de leur propre monde Avec le Prof. Tobie Nathan	Lausanne
9.5.2003 à 20h 15	Conférence	Sortir d'une secte Par le Prof. Tobie Nathan	Lausanne
16.5.2003 8 h 30 à 17 h	Séminaire	Séminaire de formation en techniques de prévention de la rechute chez les personnes dépendantes Niveau III : Perfectionnement. Perfectionnement des techniques individuelles et de groupe. Avec M. Nicolas Bonvin, psychologue et formateur	Monthey Hôpital de Malévoz
3.6.2003 à 19 h	Conférence	Le changement en psychothérapie Par M. François Roustang, philosophe, psychothérapeute, psychanalyste, Paris	Monthey Hôpital de Malévoz
4 et 5.6.2003 9 h à 17 h	Séminaire	Processus de changement en hypnose clinique Avec M. François Roustang	Monthey Hôpital de Malévoz

Ce calendrier est régulièrement mis à jour sur notre site : www.ling.ch

Ce numéro vingt-quatre de «La Lettre» a été réalisé par une équipe bénévole, de membres ou d'amis de la Fondation Ling. Chaque membre de la fondation a droit à un numéro gratuit. Tout numéro supplémentaire peut être acheté à notre secrétariat. Enfin, tout soutien financier est le bienvenu à notre compte bancaire BGV, Lausanne C. 211.173.4 (767), en mentionnant la rubrique «La Lettre».

COMMENT SOUTENIR LA FONDATION LING ?

En devenant membre et en versant la cotisation annuelle.

En participant aux conférences, enseignements, séminaires, week-ends ou voyages.

En versant des dons de soutien pour *La Lettre*, pour une de nos recherches ou actions (*self-help*, proverbes de santé, hypnose, etc.).

En offrant une aide bénévole pour l'administration ou l'organisation technique des manifestations.

En faisant connaître nos travaux dans les milieux concernés par la santé et dans la société en général.

LA
LETTRE

24 | 02